

COLUMBIA LIBRARIES OFFSITE



CU53410939

844Ad34 U

L'officier de fortune

ICIER

DE

FORTUNE

DRAME EN CINQ ACTES, DIX TABLEAUX

DONT UN PROLOGUE

PAR

J. ADENIS ET J. ROSTAING



PARIS

MICHEL LEVY FRÈRES, ÉDITEURS

RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA

LIBRAIRIE NOUVELLE

BULEVARD DES ITALIENS, 15, AU CORN DE LA RUE DE GRAMONT

MDCCLXXIV

Columbia University
in the City of New York

THE LIBRARIES



L'OFFICIER DE FORTUNE

DRAME

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de
l'AMBIGU-COMIQUE, le 11 septembre 1874.

A

MESSIEURS FISCHER ET BEAUGÉ

Ecissy. — Typ. S. Lejay et Cie.

L'OFFICIER DE FORTUNE

DRAME EN CINQ ACTES ET DIX TABLEAUX

DONT UN PROLOGUE

PAR

JULES ADENIS & JULES ROSTAING



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA

LIBRAIRIE NOUVELLE

BOULEVARD DES ITALIENS, 45, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT

—
1874

Droits de reproduction, de traduction et de représentation réservés

844 Ad 34
u

PERSONNAGES

FREDÉRIC DE TRENCK.....	} MM. PAUL DESHAYES.
FRANÇOIS DE TRENCK....	
CHARLES-ALBERT, électeur de Bavière, roi de Bohême.....	
KERNER, capitaine des gardes.....	CHARLY.
DE SCHELL, lieutenant aux gardes.....	MONTAL.
LE DOCTEUR LA METTRIE, président des Invisibles.....	SIMON.
DE LENDORFF, grand chambellan.....	ARONDEL.
WILHEM.....	JOUANNI.
LE GOUVERNEUR..	COURTÈS.
LAZARE, initié.....	HODIN.
FRITZ.....	GUIMIER.
ALAIN DES NOIRTIER.....	PAUL GORGES.
HALLER.....	BORJAT.
DON DIÉGO	ANDRIEUX.
D'AVILA.....	BAR.
MENZEL.....	JÉGU.
UN LIEUTENANT.....	LOUIS.
UN SERGENT.....	GEORGES.
UN BOHÉMIEN.....	MARTIN.
UN GEOLIER.....	ANDRÉ.
LA PRINCESSE AMÉLIE, sœur de Charles-Albert.	ÉMILE.
MARIE, nièce de Lendorff.....	Mmes MARIE VANNOY.
MADAME DE KLEIST, dame d'honneur d'Amélie..	DANY.
UNE GITANA.....	BERTHELOT.
	D'AVENAY.

OFFICIERS, SOLDATS, INVISIBLES, etc.,

En Bavière et Autriche, en 1740.

S'adresser pour la musique à M. ARTUS, chef d'orchestre, et pour la mise en scène à M. LAGNEAU, régisseur général du théâtre.

NOV 24 1959 MS1

L'OFFICIER DE FORTUNE

PROLOGUE

LES RUINES DU RINGOLD

Les ruines, à ciel ouvert, et dans la clairière d'une forêt du château de Ringold (en Lithuanie-Pologne).

Chapiteaux noircis et ébréchés par le temps, renversés au milieu des ronces et de pierres. Fûts de colonnes restés debout, entourés de lierre et de plantes parasites. A droite, au fond et en pan coupé, le cintre conservé de l'entrée du manoir. Montagnes au fond. Ces ruines peuvent être éclairées par la lune.

SCÈNE PREMIÈRE

KERNER, seul

Il arrive par la forêt, deuxième plan à droite, et en homme qui cherche à s'orienter. Il s'arrête au milieu des ruines en regardant autour de lui.

Ce doit être ici. Oui, voilà bien, telles qu'on me les a désignées, les ruines, assez mal famées, du vieux château de Ringold, habité jadis par les ducs de Lithuanie. Personne !... Il paraît que je suis en avance, bien que l'heure où les maîtres doivent se réunir ne soit pas éloignée... l'heure où la nuit atteint la moitié de son cours, car les adeptes de la lumière — comme ils se qualifient eux-mêmes — sont grands amis de l'obscurité et du mystère. Les ténèbres, en effet, sont les meilleurs auxiliaires d'une association qui veut justifier son nom d'*Invisibles* ! Attendons... ou plutôt, cherchons...

Il fait quelques pas, à gauche, du côté des ruines, deux veilleurs se dressent tout à coup devant lui et lui mettent leur épée nue sur la poitrine.

SCÈNE II

KERNER, DEUX VEILLEURS masqués.

PREMIER VEILLEUR, à Kerner.

Où vas-tu ?

KERNER s'arrêtant.

Ah ! ah ! (Au veilleur.) Vers la lumière.

PREMIER VEILLEUR.

De qui vient-elle ?

KERNER.

De la vérité.

PREMIER VEILLEUR.

Et la vérité ?

KERNER.

De Dieu.

Le premier veilleur abaisse son épée.

DEUXIÈME VEILLEUR.

Un moment ! Quelle heure a été désignée ?

KERNER.

Aucune. Je n'entends plus l'heure.

DEUXIÈME VEILLEUR.

Quand l'entendras-tu ?

KERNER.

Quand elle aura réveillé les esclaves.

DEUXIÈME VEILLEUR, abaissant son épée.

Bien. Nous voyons que tu n'es pas un profane.

KERNER.

Je suis initié, en effet.

DEUXIÈME VEILLEUR.

Qui t'amène ?

KERNER.

La convocation du conseil suprême.

PREMIER VEILLEUR.

Tu veux donc aller plus loin ?

KERNER.

Oui.

PREMIER VEILLEUR.

Alors, où est ton flambeau ?

KERNER, surpris et hésitant.

Mon flambeau ?

PREMIER VEILLEUR.

Oui.

KERNER, souriant.

Ma foi, j'avoue, très-dignes frères, que je n'en ai point eu d'autre, pour arriver jusqu'ici, que la clarté des étoiles —

clarté insuffisante — et c'est grand miracle que je ne me sois pas égaré dix fois en route.

PREMIER VEILLEUR.

Nous ne parlons plus la même langue. Il ne s'agit pas du flambeau qui éclaire les yeux de l'homme. Ne nous comprends-tu pas ?

KERNER.

Non, j'en conviens.

PREMIER VEILLEUR.

Alors, si tu n'es pas un profane, tu n'es pas, cependant, un maître parmi nous ?

KERNER.

Je ne suis qu'un humble initié, je vous l'ai dit.

PREMIER VEILLEUR.

Si tu n'as pas été appelé au conseil qui se tient ici, cette nuit, sur ta vie éloigne-toi et crains de jeter un regard en arrière !

Les deux veilleurs relèvent leurs épées.

KERNER.

Soit ! Je consens à ce que ma vie vous réponde de la loyauté de mes intentions. Mais, ne m'est-il pas permis — comme affilié — d'être entendu par le cercle suprême ? Je sais le motif qui l'a fait convoquer.

PREMIER VEILLEUR.

Prends garde, frère, d'être trop instruit. La lumière qui éclaire, parfois brûle aussi.

KERNER.

Ceci me regarde. Enfin, j'ai une communication importante à faire. Oui ou non, puis-je être entendu ?

PREMIER VEILLEUR.

Le conseil sera informé de ton désir, et les maîtres t'appelleront devant eux s'ils le jugent à propos. Mais d'abord, rends tes armes ?

KERNER, hésitant.

Mes armes ?... Il me semble cependant....

SCÈNE III

LES MÊMES, LE PRÉSIDENT, masqué.

LE PRÉSIDENT, à Kerner.

Obéis ! Le gage que tu nous as offert, nous l'avons accepté... et, ne l'oublie pas, ce gage, c'est ta vie ?

KERNER.

Ah !... ah !... Il paraît que vos ruines, comme les murs de

certains palais romains, ont aussi des oreilles ? Vous avez entendu...

LE PRÉSIDENT, l'interrompant.

Toutes tes paroles. Obéis donc.

KERNER, remet son épée et les pistolets qu'il porte à son ceinturon.

LE PRÉSIDENT.

Et maintenant, ce frère va te conduire dans un endroit sûr, où tu attendras nos ordres.

Kerner s'incline et sort, conduit par un des veilleurs.

SCÈNE IV

LE PRÉSIDENT, UN VEILLEUR, puis LES
MAÎTRES

LE PRÉSIDENT, se tournant vers le fond, et d'une voix forte.

Le grand architecte de l'Univers a dit : « Que la lumière soit ! » Les hommes de bonne volonté peuvent paraître !

Des pans de ruines, des colonnes se déplacent, ou s'entr'ouvrent, ou tournent, ou bien encore un effet de lumière se produit, et on voit douze hommes masqués, portant un manteau court et un demi-masque sur le visage.

LE PRÉSIDENT.

Je vois, maîtres, que vous êtes tous exacts au rendez-vous. Angleterre, Espagne, France, Autriche, Bavière, Italie, Pologne, Suisse, Russie, Suède, Danemark, salut à vous tous !

A chaque nom de pays prononcé, le maître qui le représente a ôté son masque.

L'ENVOYÉ DE FRANCE.

A toi de même, vénérable, salut !

LE PRÉSIDENT.

Frères, la situation est grave, douloureuse. Une des sections les plus dévouées à la propagation de la justice et de la liberté, nos frères, les Invisibles d'Autriche, sont écrasés par une main impitoyable qui ensanglante leurs réunions les plus secrètes et les plus mystérieuses. Deux de nos présidents viennent d'être massacrés, en pleine séance, et dans l'espace de huit jours.

L'ENVOYÉ DE BAVIÈRE.

Et cette main est celle du baron de Trenck.

L'ENVOYÉ DE FRANCE.

Frédéric de Trenck, le Hongrois, Frédéric de Trenck, l'insouciant officier de fortune, serait l'ennemi des Invisibles ?

LE PRÉSIDENT.

Non, pas Frédéric, mais son cousin François, François de

Trenck, l'Autrichien, le colonel des Croates et des Pandours, l'âme damnée de Marie-Thérèse.

L'ENVOYÉ DE FRANCE.

Et qu'avons-nous fait à Marie-Thérèse ?

LE PRÉSIDENT.

A elle, rien. A ceux qui la conseillent, tout ! Car elle suit les inspirations d'un ordre qu'il est inutile de vous nommer, et qui est, qui sera toujours l'éternel ennemi de la lumière et de la liberté. Marie-Thérèse obéit à cet ordre qui nous excommunie, qui nous proscriit, et François de Trenck obéit à la reine. Sa cruauté et son avarice aidant, il épie, il découvre, il pille et massacre !

L'ENVOYÉ DE FRANCE.

Frappons qui nous frappe !

LE PRÉSIDENT.

Il a l'impunité pour lui.

UN MAÎTRE.

Nous avons le poignard.

UN AUTRE MAÎTRE.

Ou le poison.

LE PRÉSIDENT, au premier qui a parlé.

Vous êtes Espagnol, don Diégo. (Au second.) Vous êtes Italien, d'Avilla ?

L'ENVOYÉ DE FRANCE.

Eh bien ! nous avons l'épée ! Que l'un de nous provoque ce François de Trenck ! en plein soleil, fer contre fer, poitrine contre poitrine.

LE PRÉSIDENT.

Un duel ? Vous êtes Français, maître Alain des Noirtiers ? Non ! non ! Rien de tout cela. Vous êtes prêts à sacrifier votre vie pour notre cause, je le sais. Mais il ne suffit pas pour la faire triompher de mourir bravement. Ce n'est pas la main qui exécute qu'il faut frapper, c'est la tête qui commande, ce n'est pas ce colonel de Croates et de pandours qu'il faut punir, c'est Marie-Thérèse elle-même.

L'ENVOYÉ DE FRANCE.

Avez-vous une arme qui puisse l'atteindre ?

LE PRÉSIDENT.

Peut-être.

TOUS.

Parlez ! Parlez !

LE PRÉSIDENT.

Cette arme, c'est la guerre.

L'ENVOYÉ DE SUISSE.

Malheureusement, nous ne disposons ni de la paix ni de la guerre.

LE PRÉSIDENT.

Ce que nous ne pouvons faire par nous-mêmes maître Haller, nous pouvons le faire exécuter par d'autres. Que nous faut-il pour cela ? Un ambitieux. L'acte qui a fait de Marie-Thérèse une impératrice d'Autriche, la *Pragmatique Sanction*, est déjà contesté.

L'ENVOYÉ DE BAVIÈRE.

Et même plus que contesté par mon souverain, Charles-Albert, qui rêve de transformer son électorat en un trône d'empereur. Ce n'est pas le désir de s'appeler Charles VII qui lui manque.

LE PRÉSIDENT.

Que lui manque-t-il ?

L'ENVOYÉ DE BAVIÈRE.

L'argent d'abord, puis des alliances.

LE PRÉSIDENT.

L'argent ? Nous le lui donnerons, s'il s'engage à revendiquer contre Marie-Thérèse et les armes à la main, ses droits à la couronne impériale d'Autriche ? Maîtres, le voulez-vous ?

LES MAÎTRES.

Nous le voulons tous.

LE PRÉSIDENT.

Bien ! — Passons aux alliances. — En est-il un parmi vous qui puisse nous en apporter ?

L'ENVOYÉ DE FRANCE.

Je crois pouvoir promettre celle de Louis XV dont l'intérêt est de soutenir les prétentions de l'Électeur.

UN MAÎTRE.

Moi, celle de Frédéric de Brandebourg, si l'on consent à lui abandonner la Silésie.

LE PRÉSIDENT.

Le conseil vous remercie. Agissez.

L'ENVOYÉ DE BAVIÈRE.

Mais il n'y a pas de temps à perdre et il faut envoyer immédiatement un agent à la cour de l'Électeur.

LE PRÉSIDENT.

J'irai moi-même, si vous le voulez bien, lui annoncer le subside que vous venez de lui accorder. Et je ferai en sorte que notre argent soit bien employé. Maintenant, vous savez qu'un initié a demandé à être entendu par le Cercle suprême ; cet initié est là... Vous plait-il, avant que vous vous sépariez, de le faire comparaître devant vous ?

Les maîtres s'inclinent en signe d'assentiment et remettent leurs masques.

SCÈNE V

LES MÊMES, KERNER, qu'on amène sur un signe du président.

LE PRÉSIDENT, à Kerner.

Tu as demandé à être entendu par le Cercle suprême : tu es devant lui ; parle !

KERNER.

Je vais droit au but, maîtres. Je puis exercer une grande influence sur un des puissants du jour et le mettre à votre merci.

LE PRÉSIDENT.

Quel est-il ?

KERNER.

Mon maître à moi, et c'est...

LE PRÉSIDENT, vivement.

Ne le nomme point... pas encore du moins, nous verrons plus tard. Et de quelle façon prétends-tu nous le livrer ? Est-ce en l'embrassant, comme Judas Iscariote ?

KERNER, après un mouvement qu'il réprime.

J'entends aussi la plaisanterie... à ma manière... et, selon moi, Judas était un niais !

LE PRÉSIDENT.

C'est-à-dire que tu ne te contenterais pas d'un salaire égal au sien ?

KERNER.

Non. Je veux devenir maître, comme vous.

LE PRÉSIDENT.

Tu es ambitieux.

KERNER.

L'influence que je vous offre a son prix. Je possède un secret des plus compromettants pour l'honneur d'une maison royale. Or, tenir cet honneur dans ses mains, c'est tenir aussi celui qu'il intéresse le plus.

LE PRÉSIDENT.

Ainsi, c'est un secret de famille dont tu disposes et que tu offres...

KERNER, continuant.

C'est une correspondance amoureuse de la sœur du prince que je sers. Des lettres authentiques, donnant ou acceptant des rendez-vous, de nuit, avec un diplomate marié.

LE PRÉSIDENT.

Et comment ces lettres sont-elles entre tes mains ?

KERNER.

Peu importe !

LE PRÉSIDENT.

A toi, c'est possible, mais pas à nous.

KERNER.

Et si je refusais de répondre?

L'ENVOYÉ DE BAVIÈRE, s'avançant.

Je répondrais pour vous, capitaine Kerner.

KERNER, avec une colère sourde.

Ah!.. vous me connaissez?

L'ENVOYÉ DE BAVIÈRE.

Celui que tu prétends nous livrer est l'électeur Charles-Albert; ces lettres dont tu parles, interceptées ou enlevées par toi, n'ont jamais été destinées — tu le sais mieux que personne — à M. de Weingarten, le résident d'Autriche, mais à sa femme. Ce n'est pas une correspondance galante, mais une correspondance politique. — La princesse Amélie conspire en effet contre son frère, dont elle déplore l'ambition, mais c'est tout. Ces lettres ne peuvent donc compromettre qu'elle... le prétexte que tu as pris n'est pas heureux.

KERNER, insistant.

Par leur contenu, *par l'interprétation qu'on peut leur donner*, je soutiens, moi, qu'on fera de ces lettres ce qu'on voudra... et je le prouverai bien, si vous refusez de vous en servir.

LE PRÉSIDENT.

Nous refusons de nous associer à un mensonge, quelque profitable qu'il soit, surtout au prix de l'honneur d'une femme. Et si tu nous as tout dit, tu peux te retirer. Qu'on lui rende ses armes!

KERNER.

Soit! (Après avoir salué, et en sortant, à part.) Vous n'avez pas voulu vous servir de moi, mes maîtres... C'est moi qui me servirai de vous!

Il sort.

LE PRÉSIDENT, à l'envoyé de Bavière.

Vous connaissez donc cet homme? Quel est-il?

L'ENVOYÉ DE BAVIÈRE.

Le capitaine des gardes du futur empereur d'Autriche, Charles VII, et son espion.

LE PRÉSIDENT.

Je le surveillerai! (Aux initiés.) Et maintenant, frères, à l'œuvre!

ACTE PREMIER

Premier Tableau

LE RELAIS-ROYAL

La cour intérieure d'une auberge allemande, avec entrée au fond, donnant sur la campagne. A gauche, au premier plan, exhaussée d'un mètre et demi environ, une tourelle entourée de plantes grimpantes formant bosquet et faisant face au public qui peut en voir l'intérieur; cette tourelle est censée se continuer sur la gauche, dans le jardin, et communique avec la cour de l'auberge par une porte et un escalier de quelques marches. Dans la cour, à droite et de plain-pied, deux portes latérales conduisant à des chambres de voyageurs. Bosquets, tables, chaises, etc.

SCÈNE PREMIÈRE

CHARLES-ALBERT, LA METTRIE,

assis devant une table et déjeunant dans la tourelle.

LA METTRIE.

Eh bien ! comment Votre Majesté trouve-t-elle ce pâté d'anguille ?

CHARLES.

Excellent, en effet !

LA METTRIE.

Et la bière ?

CHARLES.

Parfaite ! Pourquoi ne m'en sert-on jamais d'aussi bonne ?

LA METTRIE.

Y pensez-vous ! De la bière commune... de la bière que boit votre malheureux peuple !...

CHARLES, riant.

Eh !... mais... quand il boit de la bière comme celle-ci, je ne le trouve déjà pas si malheureux ! Comment s'appelle cette auberge ?

LA METTRIE.

Le Relais-Royal.

CHARLES.

Ah ! c'est une poste ; on n'y est pas trop mal !

LA METTRIE.

De sorte que, jusqu'à présent, vous ne regrettez pas la petite excursion que vous a fait faire votre indigne serviteur.

CHARLES.

Je la trouverais tout à fait agréable, cette petite excursion, mon cher docteur, si vous vouliez bien parler de choses plus sérieuses

LA METTRIE.

Sire, je n'ai jamais pu parler de choses sérieuses la bouche pleine.

CHARLES.

Soit ! mais maintenant vous avez suffisamment déjeuné...

LA METTRIE.

Sire ! on n'a jamais suffisamment déjeuné.

CHARLES.

Ah ! ah ! voilà bien une réponse de gourmand.

LA METTRIE.

Mais il me semble que vous n'avez rien à m'envier sous ce rapport-là ! Et l'on serait, ma foi, fort embarrassé de savoir lequel est le plus gourmand de nous deux ! La postérité décidera !

CHARLES, riant.

C'est décidé dès aujourd'hui, et je vous prédis, moi, que, tout médecin que vous êtes, vous mourrez d'une indigestion... et d'une indigestion de pâté d'anguille !

LA METTRIE.

Eh ! eh ! c'est une assez belle mort.

CHARLES, il se lève.

Pour vous..., mais pour un soldat ou un roi mieux vaut une balle ennemie.

LA METTRIE, se levant à son tour.

A propos... est-ce que la guerre est décidée ?

CHARLES.

Oui ; le résident d'Autriche a reçu hier ses passeports.

LA METTRIE.

Et vous allez prendre à Marie-Thérèse sa couronne ?

CHARLES.

Je vais prendre... je vais prendre... je vais tâcher de la prendre. Quelqu'un oserait-il m'en blamer ?

LA METTRIE.

Non pas ! la guerre ! si les rois n'étaient pas là pour la faire, qui donc y songerait ?

CHARLES.

Voyez donc si nous sommes seuls ?

LA METTRIE, regardant.

Personne dans ce jardin; là, personne non plus. Vous pouvez parler en toute sécurité.

Ils descendent dans la cour.

CHARLES.

Eh bien ! La Mettrie, je vous jure que je ne m'engage dans cette guerre de revendication qu'avec une crainte extrême, et sans l'alliance de la France, sans le subsidé que vous venez m'offrir, je ne l'aurais peut-être pas entreprise. C'est tout à fait sérieux ce subsidé dont vous m'avez parlé ?

LA METTRIE.

Très-sérieux. Le Tribunal des Invisibles a décidé qu'il mettrait à votre disposition cent mille ducats, le jour où vous entreriez en campagne contre l'Autriche.

CHARLES.

Cent mille ducats ! c'est une somme ! Les Invisibles en veulent donc bien à Marie-Thérèse ?

LA METTRIE.

Oui, car elle a juré de les anéantir; et, pour y parvenir, elle a lancé contre eux son régiment de pandours : un ramassis de brigands altérés de sang, avides de rapine, et qui ont pour colonel ce fameux François de Trenck dont vous avez dû entendre parler.

CHARLES.

Un homme intrépide, brave... jusqu'à la folie, dit-on ?

LA METTRIE.

Jusqu'à l'orgueil ! et dont l'avarice égale la cruauté ! aussi il n'a eu garde de laisser échapper sa proie !

CHARLES.

Et les Invisibles, que l'on dit si riches et si puissants, n'ont pas juré la mort de ce pandour-là ?

LA METTRIE.

Vous m'en demandez plus que je n'ai le droit d'en dire.

CHARLES.

Bref, et bien qu'ils soient les adversaires de toute royauté, les Invisibles servent ma politique, parce que cette politique est aujourd'hui la leur ? Quand les cent mille ducats me seront-ils remis ?

LA METTRIE.

Au quartier général que vous indiquerez, et à votre première réquisition.

CHARLES.

Cela suffit ! Maintenant, rentrons au Palais. (A La Mettrie.) A propos, docteur La Mettrie, vous ne m'avez jamais dit quel grade vous occupiez parmi les Invisibles ?

LA METTRIE.

C'est que probablement, il m'est interdit de le dire.

CHARLES.

Même à moi ?

LA METTRIE.

Pas plus à vous qu'à tout autre !

CHARLES.

Mais je suis franc-maçon, moi, et à ce titre...

LA METTRIE.

Les francs-maçons et les Invisibles font deux. Ce dont je puis vous assurer, c'est que vous me devez le respect, et que vous n'en saurez pas davantage.

CHARLES, riant.

Ah ! je n'en saurai pas davantage ! c'est ce que nous verrons ! je vous griseraï avec ce vieux vin de Champagne que vous aimez tant !... et vous parlerez !

LA METTRIE, riant.

Vous me griserez, mais je ne parlerai pas ! Holà ! quelqu'un ?

SCÈNE II

LES MÊMES, WILHEM, entrant une chope à la main.

WILHEM.

Voilà ! voilà !... ces messieurs ont appelé ?

LA METTRIE.

Dites-moi, monsieur le Relais-Royal...

WILHEM.

Vous me faites trop d'honneur, monsieur, je ne suis pas le Relais, je ne suis que le garçon pour vous servir.

LA METTRIE.

Combien votre déjeuner ?

WILHEM.

Le déjeuner sous la tonnelle ?... deux florins.

LA METTRIE.

Les voici.

LA VOIX DE LENDORFF, au dehors, à droite.

Monsieur l'aubergiste ! monsieur l'aubergiste !

WILHEM.

Voilà ! voilà !

CHARLES.

Eh ! mais... cette voix... c'est celle du comte de Lendorff... le grand chambellan !... Évitez la rencontre. Dites-moi, mon garçon, et nos chevaux ?

WILHEM.

Ils vous attendent dans le jardin, à l'endroit où vous les avez attachés vous-mêmes.

CHARLES, étonné.

Ah!... (Riant.) A la bonne heure!... Venez ?

LA METTRIE.

Je vous suis...

Ils sortent par la gauche.

SCÈNE III

WILHEM, puis LE COMTE DE LENDORFF et MARIE.

WILHEM, seul.

Non, je ne connais pas de condition plus misérable que celle d'un garçon d'auberge! Il est le domestique de tout le monde?... Cet hiver, quand je suis entré ici, je n'ai pas eu trop à me plaindre, le service était doux... très-doux... il n'y avait rien à faire! mais, depuis qu'il est question de la guerre, c'est un va-et-vient continu! Ah! j'en ai assez!... et si je trouve une autre place... Quand on pense que depuis sept heures du matin, je n'ai pas pu fumer tranquillement une bonne pipe, là, en buvant un bon verre de bière.

LENDORFF, sortant de la chambre de droite suivi de Marie.

Monsieur l'aubergiste, ne me ferez-vous pas la grâce de reprendre ?

WILHEM, sans se déranger.

Voilà, monsieur, voilà!...

LENDORFF.

Les chevaux ne sont pas arrivés!

WILHEM.

Pas encore, monsieur, je ne crois pas.

LENDORFF.

Vous entendez, ma nièce, monsieur l'hôte ne croit pas... Mais il va avoir la bonté de s'en assurer.

WILHEM, qui bat le briquet pour allumer sa pipe.

C'est que...

LENDORFF.

Votre figure respire la franchise, et c'est l'indice d'un obligeant caractère.

WILHEM.

Oh! pour ça... tiens!... mais au fait, voilà une occasion. Eh bien! monsieur, tel que vous me voyez, avec ma figure qui respire... ce que vous dites, je cherche une place, et, si par hasard, vous aviez besoin d'un domestique empressé, fidèle, dévoué!...

LENDORFF.

Non! pas en ce moment... et je le regrette... Oui, en voyant

avec quelle obligeance vous allez me rendre le petit service que j'attends de vous...

WILHEM, jetant un regard de regret sur sa chape.

Ah! oui... allons!... (En s'en allant.) Il est si poli... qu'il n'y a pas moyen de faire autrement.

Il sort.

SCÈNE IV

LENDORFF, MARIE.

LENDORFF.

Encore un retard que je ne prévoyais pas! un peu de patience, ma nièce, un peu de patience... nous arriverons.

MARIE.

Mais il me semble, monsieur le comte, que je ne me plains pas.

LENDORFF.

Dans l'intimité, mon enfant, vous pouvez m'appeler... mon oncle; à la cour, et devant le monde, vous direz : monsieur le comte, ou monsieur le grand chambellan.

MARIE.

Eh bien! mon oncle, je ne m'impatiente pas.

LENDORFF.

Il est vrai. Et je vous avouerai que votre calme, votre résignation, me donnent à réfléchir; je trouve, à vous parler franchement, que vous n'appréciez pas assez la haute situation qui vous attend et que mon crédit à la cour me permet de solliciter pour vous.

MARIE.

Douteriez-vous de ma reconnaissance?

LENDORFF.

Non... ce n'est pas cela que je veux dire... Mais plus nous nous éloignons de Salzbourg, où j'ai été moi-même vous chercher, et plus je vous vois inquiète, rêveuse... presque triste...

MARIE.

C'est la première fois que je quitte la ville où j'ai été élevée... la première fois que je me sépare de ma famille.

LENDORFF.

Oui, oui... sans doute... la famille a du bon... quelquefois... mais, êtes-vous sûre que vos regrets ne s'adressent qu'à votre famille?

MARIE.

Je ne vous comprends pas.

LENDORFF.

Eh, eh! à votre âge... et notez que ce n'est pas un reproche,

je trouve cela tout naturel. Mais convenez-en, vous laissez là-bas quelque beau jeune homme qui vous tient au cœur?...

MARIE.

Monsieur le comte...

LENDORFF.

Il ne faut pas rougir pour cela, mon enfant, mais il faut oublier toutes ces rêveries de jeunes filles. Vous allez devenir un très beau-parti, comme dame d'honneur de la princesse Amélie, la sœur de notre roi Charles-Albert... Et puis, vous êtes ma nièce après tout.

MARIE.

Je ne l'oublierai pas, mon oncle.

LENDORFF.

Bien! bien!... je m'en rapporte à vous... et d'ailleurs, je serai toujours là pour vous le rappeler. (Remontant pour regarder au fond.) Mais voyez donc si cet homme reviendra! Eh! mais... qui vient là? Je ne me trompe pas c'est Kerner.

MARIE.

Kerner?

LENDORFF.

Oui, le capitaine des gardes. (A demi-voix et s'assurant qu'ils sont seuls.) Et à ce qu'on dit, tout bas, un des espions du roi... Que vient faire ici ce dangereux personnage?

SCÈNE V

LES MÊMES, KERNER.

KERNER, paraît, il s'arrête sur le seuil.

Personne!... Vous, ici, comte de Lendorff?

LENDORFF, gracieux et empressé.

Moi-même, cher capitaine, enchanté de me trouver sur votre passage... si toutefois, je puis vous être bon à quelque chose?

KERNER.

Depuis combien de temps êtes-vous à ce relais?

LENDORFF.

Depuis deux heures environ... J'arrive de Salzbourg où je suis allé chercher mademoiselle Marie de Lendorff, ma nièce, que je vais présenter à la cour. J'espère la faire nommer dame d'honneur de la princesse Amélie, l'adorable sœur de notre Roi.

KERNER.

Et depuis que vous êtes ici un homme... de police n'est pas venu me demander?

LENDORFF.

Personne, que je sache, vous aviez donné rendez-vous à quelqu'un?

KERNER.

J'attendais, près d'ici, à un endroit convenu, un messager chargé d'une mission... délicate; je ne l'ai point trouvé au lieu désigné et je crains quelque malentendu. Je vais y retourner... Restez-vous quelque temps encore dans cette auberge?

LENDORFF.

J'attends des chevaux pour me rendre à la cour, mais s'il peut vous être agréable que je reste encore...

KERNER.

Non ! au contraire...

SCÈNE VI

LES MÊMES, WILHEM.

WILHEM, à Lendorff.

Bonne nouvelle, monsieur, on a ramené deux chevaux qui sont attelés à votre voiture.

LENDORFF.

Ah ! enfin, mille remerciements. (A Kerner.) Capitaine...

KERNER.

Bon voyage !

LENDORFF, à Wilhem, en s'en allant.

Croyez bien ! mon ami, que je suis au regret de n'avoir pu vous prendre à mon service.

Il sort avec Marie.

KERNER.

Hein ? (A Wilhem.) Tu cherches une condition, toi ?...

WILHEM, vivement.

Mais c'est-à-dire que si vous avez besoin d'un domestique empressé, fidèle, dévoué...

KERNER.

Précisément, approche un peu ?

WILHEM.

Voilà !

KERNER, railleur.

Tu as une bonne figure.

WILHEM.

On le dit, on le dit !

KERNER.

Quel âge ?

WILHEM.

Je suis du trois janvier.

KERNER.

Tu as de la santé.

WILHEM.

Toujours.

KERNER.

Tu me conviens.

WILHEM.

Vous me prenez à votre service?

KERNER.

Je te donne 30 florins de gages... Cela te convient-il?

WILHEM, joyeux.

Complètement!

KERNER.

Eh bien, attends-moi ici, et prépare-toi à me suivre, je vais revenir dans un instant.

Il sort.

SCÈNE VII

WILHEM, puis DEUX DAMES

WILHEM.

En voilà une chance ! et ça n'a pas été long !... il est vrai qu'il me trouve une bonne figure... Eh bien ! je n'en dirai pas autant de la sienne ; non !... j'aimais mieux celle de l'autre, qui est si poli... Ah ça ! maintenant, je vais peut-être avoir le temps de fumer une bonne pipe...

Il s'assied devant sa chope. Deux dames paraissent.

LA PREMIÈRE DAME, au fond.

Ce doit être ici au Relais-Royal !... c'est l'auberge indiquée.

LA DEUXIÈME DAME.

Je n'ose entrer... Je ne suis vraiment pas rassurée...

LA PREMIÈRE DAME.

Qu'avez-vous à craindre ?... nous ne faisons pas mal, après tout... (Montrant Wilhem.) Voici quelqu'un... Vous plaît-il que je m'informe?

LA DEUXIÈME DAME.

Vous m'obligerez, ma chère.

LA PREMIÈRE DAME à Wilhem.

Pardon, mon ami, un mot s'il vous plaît?

WILHEM, étonné.

Tiens !... des dames !

Il se lève.

LA PREMIÈRE DAME.

Je vous demande pardon de vous déranger, mais n'est-il pas venu une personne nous demander... un jeune homme ?

LA DEUXIÈME DAME.

Ou plutôt un gentilhomme brun, d'une allure décidée.

WILHEM, cherchant.

Brun?

LA DEUXIÈME DAME.

Trente ans environ.

WILHEM.

Trente ans... environ ? non, mesdames, non ! nous n'avons pas ça ici.

LA PREMIÈRE DAME, à la deuxième.

Il n'est pas encore arrivé.

LA DEUXIÈME DAME.

C'est étrange !

LA PREMIÈRE DAME.

Il ne peut tarder. je crois qu'il faut l'attendre.

LA DEUXIÈME DAME.

Dans cette auberge ?...

LA PREMIÈRE DAME.

Il n'y a guère moyen de faire autrement (à Wilhem.) Dites-moi, monsieur, vous ne pourriez pas nous donner une chambre où nous attendrions la personne dont je vous ai parlé.

WILHEM.

Faites excuse, mesdames, voici justement une pièce qui est libre.

Il ouvre la porte de droite.

LA DEUXIÈME DAME.

Merci ! (A l'autre dame.) Si vous voulez entrer, madame !

LA PREMIÈRE DAME, hésitant.

Là.... Allons !...

Elle entre.

LA DEUXIÈME DAME, à Wilhem.

Et vous nous préviendrez, n'est-ce pas, aussitôt que cette personne se présentera.

WILHEM.

Soyez tranquille, ah !... que faut-il servir à ces dames ?

LA DEUXIÈME DAME.

Rien. (Lui donnant une pièce d'or.) Voici pour vous !

Elle sort.

SCÈNE VIII

WILHEM, seul

Hein ? une pièce d'or !... un ducat ? un vrai ducat ! la chance continue ! Eh ! mais... au fait ! le voisinage de la cour, deux jolies dames, un beau brun qu'on attend... Il y a de l'amour sous jeu... Et si l'autre, l'amoureux, m'en donne autant de son côté ! Dame... les passions des grands sont les revenus des petits ! Je n'avais pas pensé à ça moi ?... Un ducat ! faut-il qu'elle soit coupable !... Elle doit être mariée, la malheureuse !

ah ça ! mais il me semble que l'autre nous fait attendre ? Ah !... j'ai un moyen bien simple pour le faire arriver, je vais m'asseoir là, avec l'intention de boire, tranquillement, un bon verre de bière, en fumant une bonne pipe... et crac !... il m'en empêchera. (Il s'assied.) Je me suis peut-être un peu trop pressé de changer de condition.

SCÈNE IX

FRÉDÉRIC DE TRENCK, WILHEM.

TRENCK, entrant.

Holà ! eh ! l'ami ?

WILHEM, posant sa pipe et se levant.

Là ! qu'est-ce que je disais ? Il n'y a pas moyen !

TRENCK, lui jetant son manteau.

Je suis pressé, servez-moi vite à déjeuner ; je repars à l'instant !

WILHEM, l'examinant et à part.

Brun ? ça y est !... trente ans, ça doit y être.

TRENCK, étonné.

Eh bien ! ne m'entendez-vous pas ?

WILHEM, mystérieusement.

Chut ! chut ! il s'agit bien pour vous de déjeuner ? vous n'avez pas le temps de déjeuner !...

TRENCK.

Je suis pressé en effet, mais je meurs de faim, et...

WILHEM, d'un air discret.

Elles sont là, toutes les deux, elles vous attendent.

TRENCK, étonné.

Qui !

WILHEM.

Les deux dames mystérieuses.

TRENCK.

Deux dames ?

WILHEM.

Oui... et l'une des deux m'a donné un ducat.

TRENCK, à lui-même.

Que signifie cela ?... deux dames, dis-tu ?... jeunes ?

WILHEM.

Oh ! monsieur !... tout ce qu'il y a de plus jeunes !

TRENCK, gaiement.

Jolies ?

WILHEM.

Oh ! monsieur !... tout ce qu'il y a de jolies ! Je ne m'y connais pas, mais ça se devine.

TRENCK, riant.

A merveille ! Parbleu, je suis curieux de savoir...

WILHEM.

A l'instant. (Frappant.) Mesdames ? La personne que vous attendez, est là.

TRENCK.

La porte s'ouvre...

WILHEM.

Vous allez voir !

SCÈNE X

LES MÊMES, LES DEUX DAMES.

LA DEUXIÈME DAME, sortant de la chambre.

Permettez-moi d'être étonnée, monsieur... (S'arrêtant.) Mais ce n'est pas vous, monsieur ?

TRENCK, souriant.

Pardon, madame, c'est moi ! mais ce n'est peut-être pas moi que vous attendez ?

WILHEM, à part.

Tiens ! . . ce ne serait pas lui !

LA DEUXIÈME DAME.

En effet, monsieur, il y a là un malentendu.

TRENCK, sur un ton de réserve.

En vous voyant si admirablement belle et élégante, madame, je craindrais de vous faire entendre quelque parole banale. Permettez-moi cependant de vous dire que si vous attendiez de la personne... qui ne vient pas, quelque preuve de respect ou de dévouement, je m'estimerais mille fois heureux de la remplacer.

LA DEUXIÈME DAME.

Inutile ! je vous remercie.

TRENCK, saluant.

Pardonnez-moi.

LA DEUXIÈME DAME.

Un mot encore, monsieur ? vous êtes gentilhomme ?

TRENCK, saluant.

Oui, madame, ma famille est noble et d'origine madgyare je me nomme le baron Frédéric de Trenck.

LA DEUXIÈME DAME, avec crainte, reculant.

De Trenck !

TRENCK, gaiement.

Allons, bien ! voilà la belle réputation de mon cousin qui fait encore des siennes ! Au mouvement d'effroi que vous n'avez pu réprimer, madame, je vois que vous me confondez

avec le baron François de Trenck qui, d'un ramassis de croates degens sans aveu et de bandits, a formé un régiment qu'il est allé offrir à Marie-Thérèse et dont elle l'a nommé Colonel.

LA DEUXIÈME DAME.

Et ce colonel est votre cousin ?

TRENCK.

Malheureusement pour moi, madame, car non-seulement nous portons le même nom, le même titre, mais il y a encore entre nous deux, une certaine ressemblance. Or, d'après la triste célébrité que François s'est acquise, je me passerais volontiers de la ressemblance et de la parenté ! Et la meilleure preuve que j'en puisse donner, c'est que le roi Charles-Albert ayant déclaré la guerre à Marie-Thérèse, je viens lui offrir mes services. J'espère bien rencontrer mon cousin le Pandour sur quelque champ de bataille... et la mort de l'un de nous mettra fin à toute méprise.

LA DEUXIÈME DAME.

Alors vous vous rendez à la cour, monsieur ?

TRENCK.

Oui, madame, je vais m'y présenter avec une lettre de recommandation qui, si elle est bien accueillie, doit me faire entrer dans les gardes.

LA DEUXIÈME DAME.

Ah ! Eh bien, monsieur le baron, il se peut que vous me rencontriez au Palais...

TRENCK, avec joie.

Ah !...

Il s'arrête et salue.

LA DEUXIÈME DAME.

Et je désire que vous ne m'ayez jamais vue. C'est le seul service que j'attende de votre courtoisie.

TRENCK.

J'obéirai. (A part) La réalité était trop belle en effet ! ce doit être et ce ne pouvait être qu'un rêve. Je me retire. Il salue.

WILHEM, entrant.

Eh bien ! Et votre déjeuner ?

TRENCK.

Ne pouvez-vous me servir en quelqu'autre endroit ? vous voyez bien, mon ami, que je ne saurais rester ici sans être importun.

WILHEM.

Nous avons la tonnelle... là... où étaient les deux de ce matin... je vous servirai par le jardin.

TRENCK.

Va pour la tonnelle !

WILHEM, avec emphase.

Si monsieur le baron veut venir !...

TRENCK.

Me voici. (Saluts.) Mesdames.

Ils montent l'escalier et Trenck s'installe sous la tonnelle. Wilhem le sert.

SCÈNE XI

LES DEUX DAMES, dans la cour, FRÉDÉRIC, assis sous la tonnelle
et par intervalles, WILHEM servant, puis KERNER.

LA DEUXIÈME DAME, à la première.

En vérité, il tarde trop, il faut partir... cependant ma lettre
était précise !

Elles remontent.

TRENCK, étonné, répétant.

« Cependant ma lettre était précise » !... Diable ! mais la
voix monte et j'entends encore fort bien. En vérité, je ne sais
plus où me mettre pour ne pas être indiscret ? Ma foi ! déjeu-
nons et n'écoutons pas.

LA DEUXIÈME DAME.

Je vais reprendre mon loup que j'ai laissé dans cette pièce,
et nous partirons, monsieur de Weingarten ne viendra pas.

KERNER, qui a passé au fond.

Non, madame, il ne viendra pas.

LA DEUXIÈME DAME, avec surprise et crainte.

Vous, monsieur, vous ici... ?

KERNER, saluant.

Moi-même, madame, qui me présente à la place de mon-
sieur de Weingarten.

LA DEUXIÈME DAME.

C'est lui qui vous a chargé...

KERNER.

Non, pas précisément.

LA DEUXIÈME DAME.

Expliquez-vous ?

KERNER.

Je suis prêt à vous obéir, mais je désirerais n'être en-
tendu que de vous seule.

LA DEUXIÈME DAME.

Soit ! (A la première dame.) Veuillez nous laisser, ma bonne
amie... J'irai vous rejoindre dans un instant.

Elle cause bas avec la première dame qui sort.

SCÈNE XII

TRENCK, sous la tonnelle, KERNER et LA DEUXIÈME
DAME en bas.

TRENCK, à lui-même.

Pourquoi cette femme a-t-elle fait sur moi une si vive impression... comme si cette rencontre allait décider de toute ma vie ?... C'est étrange !

LA DEUXIÈME DAME, à Kerner.

Je vous écoute. Monsieur de Weingarten, disiez-vous, ne viendra pas.

KERNER.

Non, madame, car les lettres que vous lui avez redemandées, ne sont plus en sa possession. (Les montrant.) Les voici.

LA DEUXIÈME DAME, étonnée.

Mes lettres ?... entre vos mains ? Comment vous les êtes-vous procurées ?

KERNER.

Je pourrais ne pas répondre, mais je vais vous donner l'exemple de la franchise ; Sa Majesté ayant ordonné, il y a quelque temps, une perquisition secrète chez le Résident d'Autriche, c'est moi qui en ai été chargé, et, en faisant les affaires du Roi, j'ai fait aussi les miennes.

LA DEUXIÈME DAME.

Les vôtres ?

TRENCK, à lui-même.

Joli métier que fait ce monsieur-là ! mais... je ne veux cependant pas, écouter.

LA DEUXIÈME DAME, avec ironie.

Quel intérêt aviez-vous donc à vous emparer de cette correspondance ?

KERNER, avec amertume.

J'étais le plus soumis, le plus dévoué de vos esclaves, madame. Pour une faute que j'ai commise, dans un moment de folie, vous m'avez traité avec le dernier mépris, vous m'avez banni de votre présence ! Et quel était mon crime, de vous aimer, de vous admirer !

LA DEUXIÈME DAME, avec hauteur.

Assez, monsieur, vous m'avez offensée déjà lorsque vous avez eu l'audace de me le dire, et en me le répétant, ici, vous m'offensez encore.

KERNER, d'un air de doute.

Est-ce bien l'aveu qui vous a offensée, et n'était-ce pas

plutôt celui qui vous le faisait entendre, celui-là n'ayant pas le bonheur de vous plaire.

LA DEUXIÈME DAME.

Mais vous ne répondez pas à ma question, monsieur. Quel intérêt aviez-vous à vous emparer ainsi de ces lettres ?

KERNER.

En voyant les assiduités de M. de Weingarten auprès de vous, j'avais supposé...

LA DEUXIÈME DAME, continuant.

Que M. de Weingarten m'aimait, et qu'il s'était permis de me le dire ? A merveille ! Eh bien, monsieur, puisque vous les avez lues, ces lettres, vous devez savoir que vous vous êtes trompé.

KERNER.

J'en conviens.

LA DEUXIÈME DAME.

Et vous allez me les rendre, alors !...

KERNER.

Cela dépendra de vous.

LA DEUXIÈME DAME, avec dédain.

Ah ! des conditions ? Vous ne vous conduisez pas en gentilhomme.

KERNER.

Je ne le suis pas encore, madame.

TRENCK, entre ses dents.

Cela se voit de reste ! Oh ! le vilain monsieur ! Ah ça ! mais comment faire pour ne pas entendre...

LA DEUXIÈME DAME.

Et ces conditions ?

KERNER.

Une seule ; l'oubli du passé, c'est-à-dire ma rentrée en grâce auprès de vous ?

LA DEUXIÈME DAME.

C'est trop cher ! Gardez donc ces lettres, monsieur, nous verrons quelle arme elles seront entre vos mains.

KERNER.

Une arme plus dangereuse que vous ne le croyez, car il y est question de politique. Vous oubliez, madame, qu'elles renferment certain projet de petite conspiration, tramée de complicité avec madame de Weingarten, intrigue dont le mari était le confident et le dépositaire... Si je les mettais sous les yeux du roi...

LA DEUXIÈME DAME, vivement.

Mais vous ne ferez pas cela, monsieur. Rendez-moi ces lettres à l'instant ; je l'exige, je le veux !

KERNER, mettant la main sur les lettres passées dans sa ceinture.
Oubli... et pardon, alors ?

LA DEUXIÈME DAME, irritée.

Encore ! Ah ! je vous avais bien jugé... et vous êtes un misérable !

KERNER, avec colère.

Madame, ne me réduisez pas au désespoir ! J'ai déjà trop souffert de vos railleries, de votre dédain.

LA DEUXIÈME DAME, avec ironie.

Une menace ? Vous oubliez décidément à qui vous parlez, monsieur, et je vous cède la place.

Elle entre à droite.

SCÈNE XII

TRENCK, KERNER.

TRENCK, se levant.

Allons, décidément, je vais savoir si c'est ma bonne étoile ou mon mauvais génie qui m'a conduit ici.

Il ouvre la porte de la tonnelle et s'arrête sur le seuil.

KERNER, apercevant Trenck.

Quelqu'un était là ! (Brutalement.) Qui êtes-vous ? que faisiez-vous là ? vous écoutiez... vous avez entendu ?

TRENCK.

Non !... je n'écoutais pas... mais j'ai entendu.

KERNER, avec rage.

Ah ! (Se contenant.) Et... connaissez-vous la personne qui était ici ?...

TRENCK, gaiement.

Non ! ah ! c'est-à-dire je l'ai rencontrée en arrivant, et j'ai eu l'honneur de me présenter moi-même.

KERNER.

Et moi, savez-vous qui je suis ?

TRENCK.

Vous, monsieur... moins encore.

KERNER.

Eh bien ! quand je vous aurai dit mon nom, vous comprendrez que c'est votre mauvaise étoile qui vous a fait surprendre mon secret.

TRENCK, à lui-même.

Ah ! c'est ma mauvaise étoile, à ce qu'il paraît.

KERNER.

Car lorsqu'on surprend le secret d'un homme comme moi, on vient au bout de son épée et l'on meurt.

TRENCK, jouant l'étonnement.

Oh ! vous le prenez sur ce ton, quand je venais, en ami, vous donner un bon conseil.

KERNER.

Et lequel ?

TRENCK.

Celui de rendre simplement... et poliment les lettres à cette dame.

KERNER, furieux.

Insolent !

TRENCK.

Oh ! oh ! vous voulez donc que je les rende moi-même ?

KERNER, tirant son épée.

Viens donc les prendre.

TRENCK.

Décidément, monsieur, vous avez un bien mauvais caractère... et je les prendrai.

KERNER.

Sais-tu à qui tu parles ? Je suis capitaine des gardes et je m'appelle Kerner.

TRENCK, étonné.

Tiens !

KERNER.

Eh bien ?

TRENCK.

Non !... rien.

KERNER.

Et maintenant que tu sais mon nom, je vais te tuer.

TRENCK.

C'est-à-dire que vous en avez bien envie. Essayez donc !

KERNER, l'attaquant.

Défends-toi.

SCÈNE XIV

TRENCK, KERNER, WILHEM, accourant au bruit, puis
LES GENS DE L'AUBERGE et LES DEUX DAMES.

WILHEM, effrayé.

Un duel... chez nous ! Arrêtez !

Kerner, atteint d'un coup d'épée, chancelle, Trenck en le soutenant s'empare des lettres.

WILHEM, courant à Kerner.

Ah ! mon maître... tué !

TRENCK, qui a pris les lettres.

Je l'ai prévenu.

WILHEM, indignant la gauche.

Là... là...

On y transporte Kerner.

LA DEUXIÈME DAME, entrant vivement.

Ce bruit ? un duel... (A Trenck.) Avec vous, monsieur ?

TRENCK.

Je vous jure, madame, que j'ai été provoqué par M. Kerner... et, en me défendant, je l'ai blessé... malheureusement ! (S'approchant.) Voici vos lettres, madame.

LA DEUXIÈME DAME.

Mes lettres ? Oh ! monsieur, je devine !

TRENCK.

Vous n'avez rien à deviner, j'ai dit la vérité.

LA DEUXIÈME DAME.

Croyez à ma reconnaissance ; nous nous reverrons à la cour, monsieur.

TRENCK.

Je ne crois pas, madame.

LA DEUXIÈME DAME.

Comment ? N'y allez-vous pas ?

TRENCK, avec un soupir.

Je n'y vais plus ! Ma lettre de recommandation était précisément adressée à M. Kerner, capitaine des gardes, et maintenant...

LA DEUXIÈME DAME.

Présentez-vous dès demain, monsieur, et remettez votre lettre à M. de Lothun, le colonel... vous serez agréé.

TRENCK.

Quoi... malgré...

LA DEUXIÈME DAME.

Malgré cela... oui.

TRENCK.

Mais...

LA DEUXIÈME DAME.

Faites ce que je vous conseille, monsieur, je le désire... je vous en prie. (Lui tendant la main qu'il porte à ses lèvres.) Et au revoir ! (A la première dame.) Venez, venez !

Elles sortent.

WILHEM, revenant de gauche.

Je viens d'envoyer chercher du secours, mais je crois que ce n'est guère la peine... Mon pauvre maître ! il est bien bas, bien bas ! (A Trenck et changeant de ton.) C'est égal, monsieur, c'est un beau coup d'épée !

TRENCK, à Wilhem.

Vite, qu'on selle mon cheval !

WILHEM.

Tout de suite... quoique je n'aie pas de chance... et par votre faute !

TRENCK.

Ma faute ?

WILHEM.

Je trouve un maître !... un excellent maître !... et vous arrivez pour le tuer ! me voilà sans place à présent.

TRENCK.

N'est-ce que cela ? eh bien ! je te prends à mon service.

WILHEM, avec joie.

Vrai ? Et où allons-nous ?

TRENCK.

Il paraît que nous allons à la cour !

Il le fait marcher devant lui ; le rideau baisse.

ACTE DEUXIÈME

Deuxième Tableau

LE MIROIR MAGIQUE

L'intérieur d'un élégant pavillon occupant les deux tiers de la scène. Le décor est fermé du côté droit et ouvre du côté gauche par une fenêtre et une porte praticable qui donne sur la galerie des armures. Dans l'intérieur du pavillon, une porte dans le pan coupé de droite. Aménagement riche, un miroir, à droite un autre miroir surmontant une console qui fait face au public.

SCÈNE PREMIÈRE

WILHEM, seul. Il arrive du fond de la galerie, une lanterne éteinte à la main. Il s'avance avec précaution.

Je n'aime pas beaucoup traverser cette galerie des armures... le soir. Elle est située à l'extrémité du palais, on n'y rencontre jamais personne... et, quand je suis seul, ces chevaliers bardés de fer, la lance au pied, ou le sabre au poing, m'inspirent un respect... glacial! Enfin, je suis arrivé ! (Il pousse un secret et ouvre la porte du pavillon.) Monsieur le baron, mon maître, m'a ordonné de venir allumer le candélabre et de le placer sur la console, à côté de la fenêtre. Dès qu'il a un moment de liberté, maintenant, c'est pour accourir dans ce pavillon où il s'occupe de magie!... (Riant.) Quelle drôle d'occupation! oh! mais... il ne veut pas qu'on le sache, par exemple, et il m'a recommandé le secret. . sur ma tête! Voyons, il faut allumer le candélabre... (Cherchant.) Tiens, où donc est-il ce candélabre? ah! dans le cabinet, sans doute.

Il sort par la porte de droite.

SCÈNE II

LE ROI, KERNER.

Ils paraissent au fond de la galerie, et s'avancent en causant.

LE ROI.

Maintenant que nul ne peut nous entendre... ce que vous

désiriez sans doute... me direz-vous, capitaine, dans quelle intention vous avez dirigé ma promenade de ce côté?

KERNER.

Un peu de patience, sire; quand la fenêtre de ce pavillon s'éclairera, vous comprendrez que ce n'est pas sans raisons, que je vous ai conduit ici.

LE ROI.

Soit! mais, en attendant, dites-moi donc la cause de ce duel qui, depuis un mois, vous a tenu éloigné de nous, et qui, paraît-il, a mis vos jours en danger?

KERNER.

Le service de votre Majesté expose à tous les périls... et quand il s'agit de son honneur...

LE ROI, l'interrompant.

Que voulez-vous dire? Vous allez me persuader maintenant, que c'est en mon honneur que vous avez tiré l'épée? Voilà une étrange prétention, et je vous saurai gré de préciser.

KERNER.

En votre honneur... pas précisément... Sire... mais, pour l'honneur d'une personne qui vous touche de près.

LE ROI, avec vivacité.

Ah! encore!... prenez garde, capitaine... c'est la seconde fois, déjà que vous faites planer des soupçons sur ma sœur, la princesse Amélie; et je vous préviens que si ces soupçons ne sont pas justifiés, appuyés sur des preuves, je les punirai comme une calomnie!

KERNER.

On ne peut pas toujours fournir la preuve de ce que l'on voit et de ce que l'on entend. Du reste, le ton avec lequel me parle votre Majesté me fait suffisamment comprendre que j'ai été égaré par mon zèle, et, à l'avenir, je saurai me taire ou fermer les yeux

LE ROI, vivement.

Je ne l'entends pas ainsi. Ce que les autres peuvent voir ou savoir, je dois en être instruit le premier... surtout en ce qui concerne les miens. Si je veux feindre de l'ignorer, ceci est une autre affaire et ne regarde que moi. Parlez donc, et dites tout.

KERNER.

Eh bien! Sire, il y a quelque temps, le hasard m'ayant conduit à un endroit situé dans les environs et qu'on appelle, je crois, le Relais-Royal...

LE ROI.

Ah! je le connais... continuez.

KERNER.

J'ai été fort étonné d'y rencontrer son altesse qui, évidemment y était venue incognito, et, à ce qu'il m'a semblé, pour

quelque conférence... mystérieuse avec un jeune et beau cavalier.

LE ROI, agité.

Après! après!

KERNER.

Mais je venais, sans doute, de découvrir un secret dont, à tout prix, il fallait prévenir la divulgation, car, dès que Son Altesse, fut partie, je me vis chargé, l'épée haute, par le gentilhomme en question. Pris à l'improviste, encore tout ému du rendez-vous que j'avais interrompu, je me suis laissé grièvement blesser.

LE ROI, le regardant fixement.

Sur l'honneur, Kerner?

KERNER.

Sur l'honneur, Sire.

LE ROI.

Et votre adversaire?

KERNER.

Je ne le connaissais pas alors, mais maintenant il est fort connue tout le monde ici, monsieur de Lothun, notre colonel, l'ayant, à la recommandation de la princesse, fait entrer dans les gardes. Puis, quinze jours plus tard, Votre Majesté elle-même, et toujours sur la recommandation de Son Altesse, l'ayant admis parmi ses aides de camp.

LE ROI, à mi-voix, vivement.

Mais c'est de M. de Trenck que vous parlez-là? (Kerner s'incline.) (Réfléchissant.) Oui, c'est sur la recommandation de ma sœur, en effet, que j'ai nommé ce jeune homme... Mais de là à supposer... C'est impossible, monsieur, je ne vous crois pas, je ne puis pas vous croire!

KERNER, à mi-voix.

Et... si son altesse n'avait pas cessé de voir... celui qui m'a blessé?... si elle le recevait secrètement dans le pavillon du miroir magique.

LE ROI, indiquant le pavillon.

Dans ce pavillon?

KERNER.

Ainsi que je le disais tout à l'heure, on ne peut pas toujours apporter la preuve de ce que l'on voit et de ce que l'on entend, mais...

Wilhem reparait dans le pavillon et va placer un candélabre allumé sur la console.

LE ROI.

La fenêtre s'éclaire! (A part.) Serait-ce un signal? (Haut.) Mais il y a quelqu'un là?

KERNER.

Personne, sire... ou du moins... (Avec intention.) pas encore.

LE ROI, comprenant et s'arrêtant.

Ah!

KERNER.

Mais puisque le hasard nous a conduits de ce côté...

LE ROI.

Le hasard?

KERNER.

Sans doute. Pourquoi, au retour de sa promenade, votre majesté ne repasserait-elle point par ici? A un moment donné, elle pourrait peut-être voir et entendre par elle-même...

LE ROI.

Soit! je reviendrai!

Ils s'éloignent par la gauche.

SCÈNE III

WILHEM, puis MARIE.

WILHEM, seul.

Là, voilà qui est fait! (Montrant le candélabre.) Quelle drôle de chose!... dire que, maintenant que cette lumière est placée là, personne ne peut approcher du pavillon sans que ceux qui sont ici le voient à l'instant... C'est moi qui ai été pincé l'autre fois... Je ne savais pas ça, je ne me doutais de rien. Comme une bête à bon dieu, j'étais venu tranquillement et... honnêtement écouter à la porte, parce que j'aime assez à savoir ce qui se passe... dans l'intérêt de mes maîtres, bien entendu. Quand tout à coup la porte s'ouvre, M. le baron paraît et me dit : Ah! drôle!... la première fois que je te reprends à écouter, je te chasse!... Je me suis sauvé sans demander mon reste... Mais, c'est égal, ça n'a pas le sens commun, et s'il y avait partout des miroirs comme ça, ce serait à dégoûter du service!... Depuis ce jour-là, un ouvrier, qui a travaillé dans ce pavillon m'a tout expliqué, un jour que le schnick lui avait délié la langue... Ça s'appelle un jeu de glaces!... Maintenant, sauvons-nous! (Il sort, referme la porte en dehors; au moment de refermer la porte il s'arrête et écoute.) Hein? on dirait un bruit de pas... Un bruit de pas, ça doit être quelqu'un? (Il élève la lanterne et éclaire le visage de Marie.) Qui va là? (La reconnaissant.) Eh! par l'aigle noire! c'est la jolie demoiselle d'honneur qui aime tant à voir défiler notre compagnie.

MARIE, qui s'est approchée.

Que me voulez-vous, mon ami?

WILHEM.

Excusez-moi, mademoiselle, excusez-moi... mais c'est que...

cette galerie est toujours déserte... et, seule le soir... vous ne craignez pas...

MARIE, souriant.

Rien! La solitude et le calme n'ont rien d'effrayant.

WILHEM.

Ah! vous trouvez!... Cependant si vous vouliez retourner au palais, je vous ferais profiter de ma lanterne? Vous savez, à deux, et avec une lanterne on... on est plus tranquille.

MARIE.

Je vous remercie. Ne vous occupez pas de moi davantage, et ne craignez rien!

WILHEM, à lui-même.

Au fait! ça la regarde!... moi, je me salue! Bonsoir, mademoiselle.

MARIE.

Bonsoir, mon ami, bonsoir.

WILHEM. Il va pour sortir et se trouve effrayé se trouvant vis-à-vis d'un chevalier.

Qui va là? (Il éclaire.) Ah! que je suis bête!... C'est un de ces messieurs... en acier... Allons!

Il s'éloigne en chantant.

Vive le plaisir,
Sachons le saisir...

SCÈNE IV

MARIE, seule.

Voici le pavillon réservé à la princesse et qui renferme ce merveilleux miroir magique, dont on m'a tant parlé. Tiens, la porte est ouverte!... Si j'osais... pourquoi pas?... (Elle entre-ouvre la porte.) Personne! (Elle entre et referme la porte.) Si ce que l'on dit est vrai... dans ce miroir, donné par le comte de Saint-Germain à la princesse, on peut voir l'image de celui qu'on aime... (S'arrêtant.) Ah! comme le cœur me bat... je n'ose plus regarder... Allons! du courage... Me convaincre moi-même de ma folie... ce sera peut-être en guérir... car depuis un mois qu'il est ici, c'est à peine s'il a fait attention à moi... Oh! oui, il faut l'oublier!... (S'approchant et parlant au miroir.) O miroir magique! on assure qu'à celui ou à celle qui t'en prie, tu offres l'image de la personne aimée... accomplis pour moi ce prodige.

Trenck a paru dans la galerie.

MARIE, regardant le miroir.

Rien!... (Souriant.) Je le disais bien, c'est une folie, et cette jolie glace n'a pas de réponse à me faire.

Trenck arrive à la porte du pavillon et s'arrête.

SCÈNE V

MARIE, dans le pavillon ; TRENCK, dans la galerie.

MARIE, les yeux fixés sur le miroir, étouffant un cri.
Ah !... Lui !... C'est lui ! Frédéric !

Elle se détourne.

TRENCK.

La fenêtre est éclairée... elle viendra... (Il s'éloigne un peu),
mais il m'a semblé entendre... m'aurait-on suivi ?

MARIE, relevant la tête.

Plus rien... La vision a disparu... mais c'est donc vrai ?

TRENCK, dans la galerie.

Je me serai trompé.

Il va pour ouvrir et écoute.

MARIE, effrayée.

Quelqu'un !... Oh ! mon Dieu ! (Regardant autour d'elle et avisant la porte du troisième plan.) Ah ! là !

Elle disparaît à droite.

SCÈNE VI

TRENCK, seul et dans le pavillon.

Elle va venir, elle me l'a promis. Ah ! je crois rêver encore, et quel rêve ! quel charme ! quel enchantement ! Elle m'avait dit : Nous nous reverrons à la cour. Quelle a été ma surprise lorsque je l'ai vue près du roi, lorsque j'ai su quel était son rang... Ah !... Le ciel m'est témoin que je n'ai qu'une ambition, celle de me montrer digne d'elle, digne de cet amour qu'il eût été insensé d'espérer, et qui est aujourd'hui tout le bonheur de ma vie ! — Et Marie, la compagne de mon enfance, Marie, que j'ai retrouvée ici près de la princesse... Oh ! je ne veux pas la tromper, je lui dirai tout !... Et d'ailleurs, la pauvre enfant était-elle bien certaine de m'aimer, et n'avait-elle pas pris comme moi, pour un autre sentiment, l'affection qui nous unissait, et qui n'était, en réalité, qu'une franche et loyale amitié. Un regard d'Amélie a suffi pour m'en convaincre.

SCÈNE VII

TRENCK, AMÉLIE.

LA PRINCESSE, arrivant doucement.

Trenck!

TRENCK.

Amélie! Chère Amélie! (Se reprenant.) Votre Altesse!

LA PRINCESSE.

Pourquoi vous reprendre? Vous disiez bien, car Amélie est plus qu'une Altesse, c'est une femme aimée.

TRENCK, lui prenant la main.

Une femme adorée!

LA PRINCESSE.

Y a-t-il longtemps que vous m'attendez? Ah! J'ai eu bien peur, allez! Un moment j'ai cru que je ne viendrais pas.

TRENCK.

Et vous arrivez par le parc!... seule, à cette heure, quelle imprudence!

LA PRINCESSE.

Ne me grondez pas... mais veillez sur moi maintenant... vos précautions sont-elles prises, monsieur l'aide-de-camp?

TRENCK.

Soyez sans crainte. Personne ne peut approcher sans que ce miroir, vous le savez bien, ne nous montre l'indiscret ou l'ennemi qui s'avancerait.

AMÉLIE, s'asseyant.

Eh bien! venez, nous avons à causer sérieusement. (Se levant.) Ecoutez? N'avez-vous pas entendu? (Elle regarde dans le miroir) Non!... Rien!...

TRENCK, s'agenouillant et lui prenant les mains.

Causons donc... sérieusement, madame. (La regardant.). Que jè vous aime!

AMÉLIE, souriant.

Comme il dit cela! Ne croirait-on pas qu'il n'a plus d'autre pensée, d'autre ambition, d'autre devoir?

TRENCK.

Si c'est votre cœur qui parle ainsi, madame, écoutez-le, car il dit vrai. Tous les désirs qui s'agitaient en moi: désirs d'ambition, de gloire, de fortune, ont disparu pour faire place à une seule pensée: Vous aimer et n'aimer que vous! Tenez, je parlais souvent avec raillerie des sentiments de tendresse, je n'y croyais pas ou feignais de n'y pas croire. Maintenant je crois à tout ce qui est bon, à tout ce qui est grand, à tout ce qui est beau! Il me semble que, depuis que je vous aime,

je suis devenu meilleur, plus noble et plus brave. Ah! c'est qu'auprès de vous je suis tout ce que je puis être!... Et vous, madame, avec cette voix qui me trouble et m'enivre, ne voulez-vous pas me dire aussi que vous m'aimez un peu?

AMÉLIE.

Ne le savez-vous pas? Oui, mon ami, je vous aime!

TRENCK.

Chère Amélie! Ah! Je voudrais que le temps s'arrêtât, car je le répète, dans les trois mots que vous venez de prononcer est renfermée maintenant toute ma vie.

AMÉLIE.

Qui ne vous appartient pas? Ni à vous, ni à moi! Vous êtes soldat, mon ami, et la volonté du roi, l'ordre d'un général, peuvent nous séparer à jamais! Avez-vous songé à cela que c'était peut-être un adieu éternel que nous venions échanger ici.

TRENCK.

Un adieu!... Oh! par pitié! taisez-vous! ne m'éveillez pas.

AMÉLIE.

Demain, vous partez pour entrer en campagne. Combien de temps va durer cette guerre... Dieu le sait! Dieu qui punit les amours coupables.

TRENCK.

Eh bien? dites un mot, et je suis prêt à renoncer à la faveur du roi. Oh! je me ferai avec joie, pauvre, obscur, mais indépendant, heureux de me consacrer à un amour qui, je le dis encore, est désormais ma seule pensée... ma seule gloire, ma seule ambition.

AMÉLIE.

Non! mon ami, restez tel que vous êtes, je vous veux noble, fier, admiré! mais ce que je veux aussi, et avant tout, c'est que notre amour soit béni, protégé par le ciel. Je veux pouvoir porter avec orgueil notre doux et cher secret, et ne plus en rougir... Le voulez-vous aussi?

TRENCK.

Je n'ose vous comprendre?... Qu'elle est donc votre pensée?

AMÉLIE.

Ma pensée, mon ami, elle est toute simple, toute naturelle, c'est de devenir votre femme.

TRENCK.

Vous; ma femme!... et je me croyais aussi heureux qu'il est possible de l'être? Mais qu'ai-je donc fait, moi, pauvre officier de fortune, pour mériter un bonheur aussi grand? vous consentiriez à enchaîner votre existence à la mienne?

AMÉLIE, avec tendresse.

C'est mon plus cher désir! (Changeant de ton.) Écoutez vite mon projet: demain, vous devez me quitter pour vous rendre

au camp. Or, mon frère Henri doit y rejoindre le Roi, la veille de l'entrée en campagne. J'ai obtenu la permission de l'accompagner pour visiter le camp et embrasser mes frères avant leur départ... Je resterai là vingt-quatre heures, au plus, mais ce temps nous suffira car, à deux milles à peine du quartier général, est situé le village de Warta. Vous m'écoutez, n'est-ce pas ?

TRENCK, avec amour.

Si je vous écoute !

AMÉLIE, continuant.

Village où s'est retiré le digne pasteur qui m'a élevée dans ma religion... (Lui tendant la main.) dans la nôtre. Hermann m'est tout dévoué ; je me rendrai secrètement dans la petite maison qu'il habite, et c'est là que sera béni et légitimé l'amour de la Princesse Amélie pour le baron de Trenck... Eh bien ! Approuvez-vous mon projet, et...

TRENCK, à mi-voix.

Au nom du ciel, plus un mot. (Lui montrant la glace.) Regardez ?

AMÉLIE, effrayée.

Le Roi ! nous sommes trahis !

SCÈNE VIII

LE ROI, KERNER, en dehors, TRENCK, AMÉLIE, puis
MARIE

KERNER, au Roi.

Vous voyez, la lumière brille encore à cette fenêtre.

LE ROI.

Entrons.

KERNER.

La porte s'ouvre intérieurement et au moyen d'un secret, sans doute ?

LE ROI.

Frappez alors.

AMÉLIE.

Perdus tous deux !

MARIE, très-pâle et sortant du cabinet.

Non, madame : Entrez-là.

TRENCK.

Marie !

AMÉLIE, étonnée.

Mademoiselle de Lendorff.

LE ROI, frappant à la porte du pavillon.

Ouvrez... ouvrez au Roi.

MARIE, vivement.

Moi je reste, car il ne faut pas qu'on trouve M. de Trenck seul ici.

AMÉLIE, vivement.

Mais vous vous perdez !

MARIE.

Je vous sauve ! (A Trenck.) Mais ouvrez donc, monsieur, ouvrez au Roi...

Trenck va ouvrir.

SCÈNE IX

MARIE, TRENCK, LE ROI, KERNER, AMÉLIE, cachée.

LE ROI va droit à Marie.

Mademoiselle de Lendorff !

KERNER, suivant le Roi.

Mademoiselle de Lendorff !

TRENCK, à part et regardant Kerner.

Lui ! toujours lui !

KERNER.

Mais c'est impossible !

LE ROI.

Ah !... plus un mot, Monsieur !

MARIE, tombant aux pieds du roi.

Sire !

LE ROI, souriant à part.

Mademoiselle de Lendorff ! J'aime mieux cela ! (Haut.) Que faites-vous ? Relevez-vous, mademoiselle, je ne suis pas votre juge... Pauvre enfant, elle est toute tremblante !... Voyons, rassurez-vous et ne tremblez pas ainsi... Ai-je donc l'air si effrayant !, Tenez, asseyez-vous là, près de moi... Car vous vous soutenez à peine. (Il s'assied.) Ainsi, mon enfant, vous aimez M. de Trenck ? Oui, oui, Lendorff nous a dit, en effet que vous avez été élevés ensemble à Salzbourg ? Eh bien ! mais nous ne voyons pas grand mal à cela !... Nous allons l'emmener pour quelque temps, il est vrai... mais, après la campagne, nous vous le ramènerons, sain et sauf, je l'espère... et alors, un bon mariage... qu'en dites-vous ?

MARIE, baissant la tête.

Oui... Sire.

LE ROI.

Et vous, M. de Trenck.

Trenck hésite, puis s'incline.

LE ROI.

Bien ! (Rencontrant, de la main gauche, sur le canapé un mouchoir oublié par la princesse et regardant le chiffre.) Le chiffre, de la princesse !... (Se levant.) Elle était ici. (Il cache le mouchoir.) Eh bien, mademoiselle, maintenant que vous nous avez entendu vous voilà rassurée, n'est-ce pas ? Remerciez-nous donc, car ce mariage doit combler tous vos vœux... Les vôtres aussi, M. de Trenck ? (A Marie.) Vous ne dites rien ? Ah ! vous trouvez le terme trop éloigné peut-être ? Mais qu'y faire ! nous partons demain au point du jour ! (Les observant.) Cependant, nous avons encore la nuit devant nous et...

MARIE, vivement.

Non... non ! c'est très-bien ainsi... et croyez, Sire, que... ma reconnaissance...

LE ROI, regardant du côté du cabinet.

Elle est là ! (Haut.) C'est bien, mademoiselle. (S'approchant de Kerner à demi-voix.) Vous voyez, monsieur, que je n'ai pas à défendre l'honneur des miens et qu'ils sont toujours dignes de mon affection. Je vous ai dit que je tiendrais pour calomnie des soupçons qui ne seraient pas appuyés sur des preuves...

KERNER.

Sire !

LE ROI.

Vous voudrez donc bien, à l'avenir, m'épargner vos confidences, et vous renfermer strictement dans les devoirs que votre commandement vous impose ; allez !

KERNER, se contenant, salue et à part, en sortant.

Soit ! j'agirai seul, maintenant !

Il sort.

LE ROI.

M. de Trenck ? (Trenck s'approche et salue.) Vous allez me suivre, j'ai des ordres à vous donner pour le départ. (Bas.) Prenez garde, monsieur, l'orage gronde sur votre tête ! (Trenck, sur un geste du roi, va ouvrir la porte) (s'approchant de Marie.) Restez, mademoiselle, à cette heure, la princesse Amélie ne doit pas rentrer seule au palais.

Mouvement de stupeur de Marie qui reste troublée à la même place. Le Roi, avant de sortir, se retourne pour lui recommander le silence, et s'éloigne suivi de Trenck.

ACTE TROISIÈME

Troisième Tableau

L'EMBUSCADE

Une clairière en vue du camp Royal, dont on aperçoit au fond, les premières tentes.— Feu de bivouac.

SCÈNE PREMIÈRE

SHELL, assis au deuxième plan, sur un quartier de rocher et devant un tambour sur lequel il manie un jeu de cartes. — Plusieurs soldats l'entourent. Un peu plus loin, d'autres soldats sont groupés autour d'un feu de bivouac et, parmi eux, sont deux bohémiens et une gitana.

SHELL, aux soldats.

Vous avez vu : j'ai donné cinq cartes, et j'en ai gardé autant pour moi ! Voici le coup... attention ! Si vous n'en comprenez pas toute la beauté je vous campe aux arrêts pour vingt-quatre heures.

Il joue.

UN SOLDAT, aux bohémiens.

Croyez-moi, Zingari, vous pouvez repartir avec vos sacs à la malice. Nous entrons en campagne demain et il n'y a rien à faire pour vous au camp, surtout à cette heure-ci.

UN BOHÉMIEN.

Merci de l'avis, camarade. Mais les soirées sont fraîches, et avant de nous remettre en route, laissez notre compagne se réchauffer un instant.

LE SOLDAT.

Volontiers... (S'approchant de la Gitana.) Eh eh ! la belle brune, je gage que tu dis la bonne aventure ?

LA GITANA.

Et surtout la mauvaise.

LE SOLDAT.

Alors tu ne dois pas avoir beaucoup de pratiques.

LA GITANA.

Plus que tu ne crois.

LE SOLDAT.

Et c'est là tout ce que tu sais faire ?

LA GITANA.

Pour un florin je chante; pour deux, je danse.

LE SOLDAT, cherchant à lui prendre la taille.

Et tu aimes pour combien ?

LA GITANA.

Pour rien !

LE SOLDAT.

Ce qui veut dire que ton amour !...

LA GITANA.

Est trop cher pour toi !

Tous les soldats rient.

SCHELL, aux soldats.

Eh ! drôles ! oubliez-vous que je vous fais l'honneur de vous initier au brelan du roi, faute d'avoir ici quelqu'un pour faire ma partie. Vous voyez je retire le sept.

UN SERGENT, qui vient d'entrer, à Schell.

Lieutenant !

SCHELL.

Quoi ? A-t-on signalé ceux que nous attendons ?

LE SERGENT.

Non, lieutenant. C'est un homme... une espèce d'imbécile qui essayait de traverser notre avant-poste, sous le prétexte de...

SCHELL.

Et c'est pour cela que tu m'interromps... Est-il arrêté, ton imbécile ?

LE SERGENT.

Oui, lieutenant.

SCHELL.

Eh bien !... qu'il aille au diable !... ou plutôt qu'on le garde à vue... je l'interrogerai... après ma partie. — Revenons à la dame d'atout.

Il joue.

SCÈNE II

LES MÊMES, FRÉDÉRIC DE TRENCK.

TRENCK, rêveur et descendant la scène en lisant un billet.

« Ce soir, Wilhem viendra vous prendre pour vous conduire chez le pasteur Hermann qui doit bénir notre union. » (Parlé, à part.) Et rien !... rien encore !... Wilhem ne paraît pas !...

SCHELL.

Ah !... ah ! brelan carré ! quitte ou double ! Mais cette fois nous retirons tous les sept ; c'est la partie du roi de France, Louis XIV ! morbleu ! je me sens en veine... et je fais vingt ducats.

UN OFFICIER, qui s'est approché.

Je les tiens !

SCHELL.

Fort bien. Coupez. (Il tourne les cartes.) J'ai perdu ! quitte ou double !

L'OFFICIER.

Volontiers !

Schell recommence.

SCHELL.

Perdu encore ! Et toujours le même coup ! c'est la troisième fois que cela m'arrive ! J'ai un brelan d'as en main, un coup superbe, sur lequel on jouerait sa fortune !... et il faut que je rencontre juste un brelan carré de valets ! C'est inouï ! C'est fait pour moi ! c'est inimaginable ! Comprenez-vous cela, M. de Trenck ?

TRENCK.

Vous me connaissez ?

SCHELL.

Parbleu ! le baron Frédéric de Trenck, l'aide de camp du roi, le cousin de François de Trenck, notre ennemi.

TRENCK.

Oh ! ne parlons pas de ce misérable !

SCHELL.

Soit ! mais permettez-moi de vous présenter (Saluant) en ma personne, le lieutenant des gardes, Alexandre de Schell, votre serviteur. Votre père, M. le baron, qui était major de la cavalerie hongroise, a rendu un jour service au mien, Ferdinand de Schell, et je ne l'oublierai de ma vie ; d'où il suit, mon cher baron, qu'il dépend de vous que nous soyons les meilleurs amis du monde, me sentant tout disposé à devenir le vôtre.

Il lui tend la main.

TRENCK.

Depuis que je suis à la cour, c'est la première fois, mon cher lieutenant, que j'entends parler d'amitié... Je vous remercie de me rappeler un mot que je commençais à oublier, et à la veille d'entrer en campagne, on est heureux de pouvoir compter sur un ami.

SCHELL.

Hélas ! mon cher baron, je ne ferai pas la campagne !

TRENCK.

Que voulez-vous dire ?

SCHELL.

Rien... Excusez-moi.

TRENCK.

Ah !... un secret... entre nous ? déjà.

SCHELL.

Non... et puisque vous tenez à cette confidence, je vous avouerai qu'en arrivant ici, j'ai perdu au pharaon les cinquante ducats nécessaires à mon équipement... Etes-vous satisfait !

TRENCK, tirant une bourse et la lui offrant.

Enchanté !... Mon ami Alexandre de Schell me fera-t-il le plaisir de les devoir à son ami Frédéric de Trenck.

SCHELL.

Baron !...

TRENCK.

Vous refusez ?... voilà donc cette belle amitié que vous m'offriez ? Et moi qui avais accueilli avec tant de joie la main que vous me tendiez.

SCHELL.

Croyez bien, mon cher Trenck...

TRENCK.

Je ne croirai rien, tant que vous ne me prouverez pas que vous êtes l'ami sur lequel je puis compter, comme il peut compter lui-même sur moi.

SCHELL, avec colère.

Mais vous ne savez donc pas que je suis un joueur incorrigible, que l'on m'a surnommé le lieutenant Quitte ou double ! (Avec un soupir.) Et c'est presque toujours double !

TRENCK.

Je sais simplement que vous me refusez la première preuve d'affection que je vous demande.

SCHELL, arrachant la bourse avec colère.

Diable d'homme ! Là... êtes-vous satisfait ? et maintenant, si je puis, à mon tour, vous être bon à quelque chose... même en ce qui concerne vos mystérieuses amours.

TRENCK.

Vous sauriez...

SCHELL.

Ce que tout le monde sait ; ce que tout le monde peut voir : vos rêveries continuelles... et vos airs de beau ténébreux ! Mais à qui s'adressent vos soupirs, je n'en sais pas plus que tout le monde.

TRENCK.

Tant mieux ! Car c'est un secret de vie ou de mort.

SCHELL.

Quitte ou double ? Je connais ça !

TRENCK.

Et je ne puis vous confier un secret qui n'est pas le mien.

SCHELL, riant.

Pardon... pardon... Je ne demande rien !

TRENCK

Le Roi... Silence !

A ce moment paraît la garde, les soldats, puis le Roi, La Mettrie et Kerner. Trenck et Schell se rangent à l'extrême droite et mettent le chapeau à la main.

SCÈNE III

LE ROI, LA METTRIE, KERNER, SCHELL,
TRENCK.

LA METTRIE.

Je crois dangereux et surtout... inutile, que votre Majesté s'aventure plus loin.

LE ROI.

Encore une fois, La Mettrie, vous ne comprenez donc pas mon impatience !

LA METTRIE.

Je la comprends, mais je vous ai dit qu'elle n'avait aucune raison d'être.

LE ROI, avec humeur.

Belle réponse ! on dirait vraiment que vous prenez à tâche de vous rendre insupportable. (A Trenck.) Ah ! M. de Trenck, vous prendrez, ce soir, à neuf heures, la garde de la tente royale et vous y resterez jusqu'à nouvel ordre.

TRENCK, à part, agité.

Cette consigne !... Se douterait-il...

SCHELL.

Mon dieu ! Trenck... qu'avez-vous ?

TRENCK.

Vous avez entendu cet ordre du roi ?... il me désespère !... il me fait manquer à un serment, car il est absolument nécessaire que je sois libre cette nuit !

SCHELL, gaiement.

Eh bien ! je prendrai votre place, voilà tout !

TRENCK.

Y pensez-vous ! si vous étiez découvert... le roi est inflexible sur la discipline, et pour vous ce serait la mort !

SCHELL, gaiement.

Ah bah ! on n'est fusillé qu'une fois !

TRENCK.

Ah ! Schell ! ma vie est à vous !

Ils sortent.

LE ROI, à Kerner.

Capitaine Kerner, prenez quelques hommes et faites une reconnaissance jusqu'à l'extrémité de cette route. (Il indique la gauche.)

Kerner sort, emmenant les soldats, il ne reste plus en scène qu'une sentinelle, et les deux bohémiens autour du feu de bivouac.

SCÈNE IV

LE ROI, LA METTRIE.

LE ROI.

Vous conviendrez au moins, docteur, que j'ai pris toutes les précautions de nature à protéger l'arrivée de nos deux messagers; c'est à leur intention que j'ai fait établir ici cet avant-poste.

LA METTRIE, l'interrompant.

Et Votre Majesté prend bien de la peine pour rien.

LE ROI, avec colère.

Comment? Vos amis les Invisibles ne doivent-ils pas m'apporter aujourd'hui même les cent mille ducats...

LA METTRIE.

Pardon!... m'apporter... à moi, votre humble serviteur.

LE ROI.

Qu'importe! et il ne vous vient pas même à l'idée... vous ne supposez même pas que nos ennemis, qui sont à deux milles de nous, à peine, puissent en avoir l'éveil et tenter de s'en emparer.

LA METTRIE.

Je ne le suppose pas; j'en suis certain.

LE ROI.

Eh bien, alors... fin politique que vous êtes, n'ai-je pas raison d'être inquiet. J'ai même fait un calcul... pour arriver ce soir au camp, il faut que vos Invisibles passent à travers les grand'gardes des Pandours?

LA METTRIE.

Tiens, tiens, mais le calcul de Votre Majesté est assez juste.

LE ROI.

Ah! Et il se pourrait alors qu'il ne fussent ici que demain dans la journée... Or, j'ai compté sur cette somme et il me la faut demain matin pour solder mes troupes.

LA METTRIE.

Je ne disais aussi... Diable... Si les rois se mettent à calculer juste... qu'allons-nous devenir! Mais votre conclusion me rassure, car elle est complètement erronée.

LE ROI.

Platt-il?

LA METTRIE, tranquillement.

Je vous ai promis que mes messagers arriveraient ce soir... ils arriveront ce soir.

LE ROI.

Même en passant à travers les lignes ennemies?

LA METTRIE.

Même en passant à travers les lignes ennemies. Ecoutez donc, on ne les appelle pas les Invisibles pour rien.

LE ROI, qui est allé regarder à sa montre à la lueur d'une lanterne.

Joli genre de plaisanterie ! — Et que diriez-vous, monsieur l'infaillible, si je vous apprenais que l'heure est passée ?

LA METTRIE.

De combien de minutes, Sire ?

LE ROI.

De dix minutes, monsieur ! C'est peu, sans doute, mais...

LA METTRIE.

C'est beaucoup, quand il s'agit de tenir une parole. Et à cela je répondrai, Sire, que, selon toutes probabilités, vos cent mille ducats sont arrivés.

LE ROI, avec colère.

Ah ! c'est trop fort !... cette fois, je vous prie de cesser cette raillerie.

LA METTRIE.

Mais je ne plaisante pas, Sire, (Lentement en regardant les bohémiens.) et si vous possédiez la lumière qui fait voir...

Les deux bohémiens se lèvent.

LE ROI.

Je ne vous comprends pas !

LA METTRIE.

Vous verriez ce que je vois, moi : (Accentuant.) moi, qui suis un de ceux qui savent et qui voient ?... Moi, qui sais que l'heure est venue... l'heure de la justice et de la liberté.

Les deux bohémiens écartent leurs haillons et laissent voir sur leur poitrine l'équerre maçonnique.

LA METTRIE.

Regardez, Sire. Regardez !

LE ROI.

Ah ! (Haut et après un moment.) Soyez les bienvenus, messieurs. Il était dangereux d'arriver jusqu'ici. Je vous remercie de votre exactitude !... Vous allez me suivre, messieurs !

Entrent Kerner, Schell, et les soldats.

LE ROI, à Kerner.

Cet avant-poste est maintenant inutile. Que tout le monde rentre au camp. Et demain, en campagne !

LA METTRIE, en sortant, à part.

Nous verrons, alors, si c'est de l'argent bien placé.

LE ROI.

Eh bien, venez-vous, La Mettrie ? Au camp, messieurs !

Sortie du roi, de La Mettrie et des bohémiens.

SCÈNE V

KERNER, SCHELL, puis WILHEM.

KERNER, à Schell.

Lieutenant, vous l'avez entendu... Faites retirer vos hommes.

LE SERGENT, à Schell.

Que faut-il faire de notre prisonnier qui se démène comme un diable.

SCHELL.

Ah! je l'avais oublié !... Amenez-le moi que je l'interroge ; si je suis satisfait de ses réponses, on lui donnera la clef des champs.

KERNER, rêveur, sur le devant de la scène.

Le prince-Henri, qui devait être accompagné de sa sœur, est arrivé seul au camp. Elle a voulu absolument s'arrêter à deux milles d'ici et passer la nuit chez le vieux pasteur dont la femme l'a élevée. De son côté, Trenck paraît anxieux et préoccupé... il est sans cesse aux avant-postes, comme s'il attendait quelque avis ou quelque message... je ne le perdrai pas de vue.

WILHEM, amené par le sergent.

Je vous répète que je vais rejoindre mon maître.

SCHELL.

Et quel est ton maître !

WILHEM.

M'sieu le baron de Trenck, vers lequel on m'envoie.

KERNER à part.

N'est-ce pas là le valet que Trenck avait laissé auprès de la princesse ?

SCHELL, à part.

C'est le messenger que Trenck attendait, sans doute. (Haut.) Alors, tourne-moi les talons, et va rejoindre ton maître.

WILHEM.

Je ne demande pas mieux.

Il va pour sortir.

KERNER.

Un moment!... Rien ne prouve, lieutenant, que ce drôle vous dise la vérité, j'en trouve une figure...

WILHEM.

Hein?... moi!... une figure? par exemple ! (Après avoir regardé Kerner.) Ah! ah! bah! mais c'est vous, je vous reconnais !

KERNER.

Et mais... je te reconnais aussi, il me semble.

WILHEM.

Comment?... Vous n'êtes pas mort?... Après le grand coup d'épée que vous avez reçu? Cela prouve bien...

KERNER.

Cela prouve que toutes les blessures ne sont pas mortelles.

WILHEM.

Tiens, c'est vrai; ainsi vous n'êtes pas mort, vous en êtes bien sûr?

KERNER.

Assez! et tâche de dire la vérité, d'où viens-tu?

WILHEM.

De Wartha.

KERNER, à part.

C'est là qu'est arrêtée la princesse. (Haut) Qui t'envoie?

WILHEM.

Mademoiselle de Lendorff.

KERNER, à part.

La confidente. (Haut.) Et elle t'a remis un message pour ton maître, dis-tu?

WILHEM.

Moi, j'ai dit un message... une commission... une simple commission.

SCHELL.

Permettez, capitaine, mais il me semble que cet interrogatoire...

WILHEM.

Oh! il n'y a pas de mystère à cela, mademoiselle de Lendorff m'a chargée de prier mon maître, de dire à M. de Lendorff, son oncle, qu'elle s'arrêtait à Wartha, chez le pasteur Hermann.

KERNER, vivement.

A Wartha! chez le pasteur Hermann?

WILHEM.

Oui... et qu'elle y passerait probablement la nuit. Voilà tout. (S'apercevant que Schell lui fait signe de se taire, et allant à lui.) S'il vous plaît.

KERNER, à part.

C'est un rendez-vous que la princesse donne à Trenck, cette nuit, mais comment supposer que ce pasteur, à moins que.. Oh!... c'est impossible!

SCHELL, à Kerner

Il est inutile, je crois, de retenir plus longtemps cet homme. Il vient de donner des preuves de sa sincérité.

WILHEM.

J'ai dit la vérité.

KERNER.

Soit !... (A Wilhem.) Tu es libre. Mais pas un mot sur ce qui vient de se passer, ou sinon... je te fais fusiller.

WILHEM.

Fusiller ! (Signe affirmatif de Kerner.) Ça suffit, du moment qu'on me parle raison... Je serai muet.

SCHELL, à part.

Lui, c'est possible, mais pas moi.

KERNER, avec un geste de congé.

Allez !

WILHEM, en s'en allant.

Et moi qui m'étais mis en service pour avoir du bon temps !

SCHELL, s'éloignant à part.

Ou je me trompe fort, ou mon ami Trenck, s'il a les dames dans son jeu... (Montrant Kerner.) n'y a pas cette figure-là.

Il s'éloigne.

SCÈNE VI

KERNER, seul.

Un mariage secret ! Ce ne peut être que cela !... Oui..., la pensée a dû en venir à cet esprit romanesque !... Ainsi, elle va l'épouser ?... Lui... Non ! cela ne sera pas ! Après l'aventure du pavillon, j'ai juré de ne compter que sur moi... et tant qu'il me restera une goutte de sang dans les veines... (S'arrêtant pour écouter.) Il me semble avoir entendu...

Il se dirige derrière les arbres en cherchant à distinguer dans l'obscurité.

SCÈNE VII

FRANÇOIS DE TRENCK, le pandour, KERNER caché.

FRANÇOIS, qui s'est avancé avec précaution, venant par la route boisée.

Voici près de deux heures que nous attendons, mes hommes et moi... et je ne vois rien... je n'entends rien !... Cependant, les indications qu'on m'a données étaient précises. Le convoi des cent mille ducats doit arriver au camp par cette route.

Il arpente le théâtre. Kerner le suit en s'abritant derrière les arbres pour le voir de face.

KERNER, à part, avec joie.

Lui !... sous ce déguisement... Ah !... la fortune me le livre.

Au moment où François se retourne pour s'en aller, après avoir jeté un coup d'œil sur la clairière, Kerner s'élance sur le pandour le poignard levé. Lutte dans laquelle Kerner est désarmé, et François le jette à ses pieds, à l'avant-scène gauche.

KERNER, renversé sous les genoux de François, et le regardant avec stupeur.

Oh ! c'est étrange !... cette balafre !... Quel est donc cet homme !

FRANÇOIS.

Qui donc es-tu, toi, qui veux m'assassiner ?

KERNER.

Qui donc es-tu, toi, qui ressembles à mon ennemi mortel ?

FRANÇOIS.

Ah ! ah ! c'est à Frédéric de Trenck, à mon beau cousin, que tu destinais ton coup de poignard.

KERNER.

Votre cousin ?

FRANÇOIS.

Germain, s'il vous plaît, je suis François de Trenck, l'Autrichien, Trenck le Balafre.

KERNER, étonné.

Le colonel des pandours.

FRANÇOIS, tirant un pistolet de sa ceinture.

Tu l'as dit, et je vais rendre à mon cousin le service de te casser la tête... je dois bien cela à la famille.

KERNER.

Attendez ! J'offre une rançon.

FRANÇOIS, lui appuyant le pistolet sur le front
Trenck, le pandour, n'a jamais fait quartier.

KERNER, vivement.

Une rançon royale ! cent mille ducats !

FRANÇOIS.

Je sais, j'ai dressé une embuscade, ici, pour m'en emparer.

KERNER.

Trop tard, ils sont au camp depuis une heure.

FRANÇOIS.

Tu mens !

KERNER.

Les Bohémiens qui les ont apportés sont, en ce moment, dans la tente de Charles-Albert.

FRANÇOIS, le lâchant en continuant à le tenir
en respect avec son pistolet.

Quoi ! ces bohémiens qui ont traversé nos lignes... c'étaient...

KERNER.

C'étaient les émissaires des Invisibles.

FRANÇOIS.

Et ce que tu m'offres pour rançon, c'est d'aller reprendre au roi les cent mille ducats?

KERNER.

Non, pas moi... mais vous.

FRANÇOIS.

Moi ?

KERNER.

On dit que votre bravoure va jusqu'à la témérité et que les entreprises les plus hardies sont celles qui vous tentent le plus, si l'on dit vrai, vous réussirez.

FRANÇOIS.

Mais...

KERNER.

Ecoutez-moi, car il n'y a pas un moment à perdre. Trois personnes, seules, peuvent pénétrer sous la tente royale : le prince Henri, frère du roi ; le docteur La Mettrie et l'aide de camp de service... Ce dernier, c'est votre cousin, vous lui ressemblez assez pour que la nuit... (Lui présentant son chapeau puis son manteau.) sous cette cocarde... avec ce manteau des gardesdu roi, on vous prenne pour lui... je m'y suis trompé moi-même. Je vous donnerai le mot de passe et je jure bien que vous pourrez entrer chez le roi et en sortir aussi facilement que votre beau cousin... et, si vous revenez sans les cent mille ducats, c'est que vous le voudrez bien.

FRANÇOIS.

Vive Dieu !... tu me tentes !... car l'entreprise est hardie, périlleuse même ! c'est dit ! Et le mot de passe ?

KERNER, bas.

Vienne et Waldonne.

FRANÇOIS.

Bien ! (S'arrêtant.) Mais... eh ! un moment... si je venais à le rencontrer, Monsieur mon cousin ?

KERNER.

Impossible, il n'est pas au camp. Je sais où il doit se rendre en ce moment ; je sais où le rejoindre. Confiez-moi deux ou trois de vos pandours, auxquels vous donnerez l'ordre de m'obéir comme à vous-même, et votre beau cousin ne reviendra pas de sitôt... (A lui-même.) J'espère même qu'il ne reviendra jamais !

FRANÇOIS.

Oh ! oh ! c'est donc un duel à mort entre vous et lui ?

KERNER.

Un duel à mort... oui, et, cette fois, il ne m'échappera pas !

FRANÇOIS.

Ceci vous regarde (Appelant.) Menzel ?

MENZEL, paraissant.

Colonel ?

FRANÇOIS.

Appelle deux de mes cavaliers. (Menzel fait un signe et deux cavaliers paraissent.) Vous allez suivre cet homme et vous lui obéirez comme à moi-même. (Se ravisant et montrant Kerner.) Cependant, vous ne le perdrez pas de vue... et si, par aventure, je ne suis pas revenu au point du jour, passez-le par les armes.

MENZEL.

Bien, colonel.

KERNER, tranquillement.

Soit ! j'y consens !

FRANÇOIS, s'approchant de Kerner.

Si tu as menti, Trenck le pandour sera sans pitié pour toi !

Il sort par le fond.

KERNER, faisant signe aux hommes.

Et nous, à Warta !

Ils sortent par la droite.

Quatrième Tableau

LA POURSUITE

Une chambre modestement meublée, dans une petite maison. Cette chambre est située au premier étage et le public peut en voir l'intérieur. — Porte d'entrée, à droite, au premier plan. Fenêtre en face de la porte ouvrant sur le jardin. Dans le jardin, qui est censé en contre-bas et qui est praticable, quelques arbres et un banc de pierre. Mur de clôture. Au fond, la campagne.

SCÈNE PREMIÈRE

TRENCK, LA PRINCESSE AMÉLIE, MARIE, dans la chambre, puis KERNER et MENZEL. Au lever du rideau, Amélie est assise à une petite table éclairée par un candélabre. Trenck est près d'elle et lui tient la main. Marie, debout près de la fenêtre, regarde la campagne. Neuf heures sonnent à une église voisine.

AMÉLIE, qui a écouté l'heure.

Neuf heures ! Et Hermann ne paraît pas, qui peut le retenir ?

TRENCK.

Rassurez-vous, il ne saurait tarder.

AMÉLIE.

Je désirais que notre union fût bénie au village de Warta, chez le pasteur Hermann! Il ne l'a pas voulu. Craignant quelque indiscretion, il nous a fait conduire dans cette petite maison presque isolée, où le silence et la solitude m'effraient...

TRENCK.

Ne craignez rien... Ne suis-je pas auprès de vous ?

AMÉLIE.

Autant j'étais courageuse et résolue, avant mon départ, autant je me sens maintenant inquiète et troublée... J'ai peur... Et pourquoi?... Je ne saurais le dire. C'est sans doute la grandeur de l'acte que je vais accomplir qui me pènetre!

TRENCK.

Amélie! Ma femme bien-aimée !

AMÉLIE.

Votre femme qui vous suivra partout, dans la bonne comme dans la mauvaise fortune ! Vous êtes bien sûr que le lieutenant Schell ne quittera pas la tente du roi avant votre retour ?

TRENCK.

Je réponds de Schell comme de moi.

AMÉLIE.

Attendons encore ! Eh bien, Marie, vous ne voyez personne ?

MARIE, s'approchant d'Amélie.

Personne, madame !

AMÉLIE.

Ma chère Marie, au moment où un ministre de Dieu va nous unir, nous avons un devoir de reconnaissance à remplir envers vous. Ce qu'une sœur eût fait pour moi, vous l'avez fait. C'est à votre généreux sacrifice que je devrai mon bonheur et je ne l'oublierai jamais. Formez un vœu, ayez un désir, et quels qu'ils soient...

MARIE.

Merci, madame ; mais je n'ai plus de vœu à former et mon seul désir est de prier pour vous et pour M. le baron de Trenck.

AMÉLIE.

Un mystère déjà ? Une souffrance dans cette âme si jeune.

A ce moment, apparaissent dans le jardin Kerner et Menzel.

KERNER, bas.

Eh bien ! avez-vous rencontré ce pasteur ?

MENZEL, bas.

A deux pas d'ici. Mes hommes l'ont emmené et ne lui rendront la liberté que dans quelques heures.

KERNER, bas.

Bien ! Maintenant, suivez-moi, et dès que les deux femmes, trompées par mon billet, se seront éloignées, veillez à ce qu'elles ne reviennent pas et laissez-moi agir.

Il passe avec Menzel derrière le pavillon après y avoir lancé un billet roulé autour d'une pierre.

AMÉLIE.

Hermann ne vient pas !

A ce moment, le billet lancé par Kerner vient tomber dans la chambre.

MARIE.

Qu'est-ce que cela ? (Elle le ramasse.) Un billet!...

TRENCK, courant à la fenêtre.

Lancé du jardin par cette fenêtre. — Personne, je ne vois rien.

AMÉLIE.

Ah ! c'est d'Hermann ! Lisons, lisons vite ! (Elle déplie le billet et lit rapidement.) « Le roi a des soupçons .. »

TRENCK.

Le roi !

AMÉLIE, continuant.

« Que les deux dames partent seules et viennent me rejoindre dans ma demeure où je les attends. Quant au cavalier, après quelques minutes d'intervalle, qu'il se hâte de retourner au camp en s'assurant qu'il n'est pas suivi. — » *Hermann.* » (Parlé.) Mon Dieu ! Qu'est-il arrivé ? Que se passe-t-il encore ?

TRENCK.

Calmez-vous.

AMÉLIE.

Mais Hermann nous attend et va tout nous dire. Venez, Marie, il faut partir.

TRENCK, inquiet.

Seules !

AMÉLIE.

Mon ami, vous l'avez entendu. Hermann ne veut pas qu'on nous voie ensemble. Mais, soyez sans inquiétude, les premières maisons du village sont à deux pas d'ici. Quant à vous, suivez les instructions du billet et ne partez que dans quelques minutes. (Lui tendant la main.) Adieu, mon ami ! Ah ! décidément, le bonheur ne veut pas de nous.

TRENCK.

Au revoir, madame, et du courage !

AMÉLIE, à Marie.

Venez, Marie, Venez vite !

Elles sortent.

SCÈNE II

TRENCK, puis KERNER.

TRENCK, toujours la porte entr'ouverte.

Le bruit de leurs pas s'éloigne... Eh, mais non, il se rapproche... Que signifie cela?... Reviendraient-elles? (Il sort un instant, puis rentre précipitamment et ferme la porte au verrou.) Cette ombre qui me suit... Ce bruit d'éperons... Il paraît que c'est à moi qu'on en veut! Pour toute arme, je n'ai que mon épée, n'importe! (Il met l'épée à la main.) Maintenant, attendons.

Il éteint les bougies.

KERNER, au dehors, frappant.

Monsieur de Trenck, ouvrez! Nous savons que vous êtes là... Par ordre du roi, ouvrez!

TRENCK, à part.

La voix de Kerner... Ah! Ce devait être lui!

KERNER, secouant violemment la porte.

Encore une fois, ouvrez!... ou nous brisons la porte!

TRENCK, à lui-même.

Comme il vous plaira, capitaine, mais vous ne me tenez pas encore!

Il met l'épée à la main, puis descend, par la fenêtre, dans le jardin.

Toute la scène qui suit est muette et doit s'exécuter très-lentement, avec des temps d'arrêt, les deux hommes s'arrêtent pour écouter à chaque instant. Au moment où Trenck prend pied dans le jardin, Kerner, en haut, a enfoncé la porte et paraît dans la chambre, le pistolet au poing. Kerner cherche dans l'obscurité et en rencontrant la fenêtre ouverte, il comprend et descend à son tour. Pendant ce temps, le décor a changé à vue et Trenck a gagné le passage qui se trouve entre le mur de la maison et le mur de clôture. Kerner le suit toujours, guidé par le bruit et cherchant à voir dans l'obscurité. Arrivé au pied du mur, Trenck l'escalade, et, redescendant de l'autre côté, se trouve à l'entrée d'une des rues du village de Wartha dans laquelle il s'engage. Le décor a encore changé à vue, et au moment où Trenck s'éloigne, Kerner qui, à son tour, est arrivé au sommet du mur de clôture, l'aperçoit dans la rue, éclairée, à cet instant, par un rayon de lune.

KERNER.

C'est lui!... Enfin!

Il ajuste Trenck avec son pistolet et fait feu sur lui.

TRENCK, s'arrêtant et se retournant.

Vous ne tirez pas mieux le pistolet que l'épée, capitaine. Nous nous reverrons!

KERNER, jetant son pistolet à terre, avec rage.

Ah! Il m'échappe encore!

ACTE QUATRIÈME

Cinquième Tableau

LA TENTE DU ROI

L'intérieur de la tente de Charles-Albert, au camp de Soran.

SCÈNE PREMIÈRE

SCHELL, s'éveillant en sursaut.

Hein, qui va là?... quitte ou double ! non... rien !... (Se dé-
tirant.) Ah ! décidément, la vie ne m'apporte pas plus de chan-
ces que les cartes !... A la suite de deux nuits passées, l'une
aux avant-postes, l'autre au jeu, pour regagner le prix de
mon équipement, je tombe de sommeil... j'espérais m'en don-
ner à poings fermés !... je t'en moque !... Voilà mon ami Trenck
qui me met en faction à sa place. Après le service qu'il m'a
rendu, j'aurais eu mauvaise grâce à refuser. « Une heure seu-
lement, m'a-t-il dit, et j'accours vous relever. » (Se levant.) En
voilà bientôt deux ! C'est égal ! je joue gros jeu... si le roi
s'apercevait... Ah ! sacrebleu, si je reste dans ce fauteuil, je
succomberai à la tentation !... Ah ! tu veux dormir, animal !...
Attends un peu. (Il éloigne le fauteuil et le remplace par un tabouret
sur lequel il s'assied.) Dors là-dessus, si tu peux !

Rires du roi dans la coulisse.

SCHELL.

Le roi !

SCÈNE II

SCHELL, assis, LE ROI, LA METTRIE.

LE ROI.

Décidément, docteur La Mettrie, vous êtes de méchante
humeur !

SCHELL, à part.

Et Trenck qui n'est pas de retour!

LE ROI.

C'est l'ordinaire du camp qui vous met dans ces états-là?

LA METTRIE.

C'est probable! car, décidément, vous sacrifiez trop à l'économie! Ah! l'horrible cuisine.

LE ROI.

On s'y fait.

LA METTRIE.

Non, on s'y défait!

LE ROI.

Je sais, je sais... Vous ne comprenez ni la nécessité ni la grandeur de la guerre, vous.

LA METTRIE.

Distinguons. Je trouve très-légitime qu'on se défende contre le voleur qui nous attaque, et qu'on lui reprenne, dès qu'on le peut, ce qu'il nous a volé! Je n'aime pas les voleurs, voilà tout!

LE ROI.

Pourquoi ne dites-vous pas tout de suite : les conquérants!

LA METTRIE.

Je suis trop poli pour cela.

LE ROI.

Assez sur ce sujet. Mais, maintenant que vos bohémiens m'ont apporté les cent mille ducats qui sont là, dans ma chambre... ne voulez-vous pas quelque cédula de moi?

LA METTRIE.

Puisqu'ils vous ont remis les sacoches à vous-même! cela suffit.

LE ROI.

A la bonne heure! venez-vous visiter le camp avec moi?... M. de Trenck!

SCHELL, à part.

Je suis perdu!

LE ROI.

Une escorte et un porte-fallot!

Schell sort.

LA METTRIE.

Je préfère me mettre en quête de quelques bottes de paille et de quelque couverture très-chaude.

Schell revient avec quelques soldats et un porte-fallot.

LE ROI, à La Mettrie.

Vous faites bien de rester, docteur; aux avant-postes, vous pourriez attraper quelque balle perdue.

LA METTRIE.

Oh ! une balle... ce n'est jamais que du plomb ! mais des rhumatismes...

LE ROI.

Allons, venez, messieurs !

Il sort précédé de l'escorte et du porte-fallot.

SCÈNE III

SHELL, LA METTRIE, puis LE COMTE DE LENDORFF.

SHELL.

Ah ! je l'ai échappé belle ; et Trenck qui ne revient pas !

LA METTRIE, à lui-même.

Quelle partie de plaisir d'aller visiter les avant-postes. (Regardant au dehors.) Eh ! mais, je ne me trompe pas ? c'est le comte de Lendorff, le grand chambellan?... Comment se trouve-t-il au camp, lui, que sa charge devrait retenir à Munich ? (Arrêtant Lendorff.) Un mot s'il vous plaît ? (À la sentinelle.) Laissez passer.

LENDORFF.

Tiens, vous ici, docteur ?

LA METTRIE.

Je suis à mon poste, moi... mais vous ? Vous apportez des nouvelles de la cour ?

LENDORFF.

Nullement, son altesse la princesse Amélie a obtenu la permission d'accompagner le prince Henri, pour faire ses adieux à ses frères, et j'ai été désigné pour reconduire ces dames qui, vous le pensez bien, ne vont pas entrer demain en campagne.

LA METTRIE.

Ces dames ?

LENDORFF.

Son Altesse et mademoiselle de Lendorff, sa première demoiselle d'honneur, ma nièce ; nous partons demain, et je n'en suis pas fâché, car j'ai cru remarquer qu'un jeune aide-de-camp, le baron de Trenck...

LA SENTINELLE, à François de Trenck qui paraît dans le fond.

On ne passe pas !..

SCÈNE IV

LES MÊMES, FRANÇOIS DE TRENCK, en dehors.

FRANÇOIS, à la sentinelle qui lui barre le passage.

Eh bien ! tu ne me reconnais pas... l'aide de camp de service.

La sentinelle baisse son fusil et laisse entrer François.

LENDORFF, à La Mettrie.

Venez !... Je vous conterai la suite... (Indiquant François du geste.) dehors.

LA METTRIE.

Volontiers !...

Ils sortent et se rencontrent avec François qu'ils saluent.

LENDORFF, gracieusement.

Bonsoir, cher baron, enchanté.

FRANÇOIS.

Bonsoir, messieurs.

SCÈNE V

FRANÇOIS, SCHELL, à moitié endormi.

FRANÇOIS.

Vive Dieu !... m'y voici !... Le roi est aux avant-postes, orientons-nous...

SCHELL, se réveillant à moitié.

Qu'est-ce encore ?

FRANÇOIS.

Je n'étais pas seul !

SCHELL.

Ah ! c'est vous, baron ? Eh bien ? je n'en suis pas fâché... car je tombe de... sommeil... et vous cède la place... Vous savez, le roi ne s'est aperçu de rien. (Lui tendant la main.) A demain !

FRANÇOIS.

Bonne nuit !

SCHELL.

Merci !... soyez tranquille... Je ne me ferai pas bercer !
Il sort.

SCÈNE VI

FRANÇOIS, seul, puis WILHEM.

FRANÇOIS.

Seul, enfin ! (Il cherche autour de lui.) Rien ici... rien ! ah !... là, sans doute.

Il entre dans la chambre du roi.

WILHEM, en dehors à la sentinelle.

Pardon, monsieur, vous n'auriez pas vu M. le baron de Trenck, mon maître. On m'a dit qu'il était de service, ici, et je venais lui demander la permission...

LA SENTINELLE.

Au large !

WILHEM.

Non, monsieur, vous ne comprenez pas... Je suis le domestique de M. le baron, et je viens lui demander la permission...

LA SENTINELLE.

Au large !

WILHEM.

Ah ! vous le prenez sur ce ton-là ?... C'est bon... On s'en va...

Il sort.

FRANÇOIS, sortant de la chambre du roi avec les deux sacoches des bohémiens.

Tout va bien ! Si je n'ai pas la somme entière, je dois en avoir une bonne partie ? (Avisant une carte.) Qu'est-ce que cela?... le plan de campagne. Eh ! eh ! c'est encore de bonne prise ! (Il met le plan dans sa poche.) Là... Eh ! mais, un instant... Je ne puis pas m'en aller comme cela... j'aurais l'air d'un voleur !... il est plus convenable de laisser un reçu. (Il écrit sur un papier et le pique avec son poignard.) Voilà qui est fait ! maintenant, en route.

Il sort en emportant les deux sacoches. Musique. La scène reste vide un instant, sauf la sentinelle qui passe et repasse au fond, en dehors.

SCÈNE VII

LE ROI, LA METTRIE, LENDORFF.

LE ROI.

Aussitôt votre arrivé à Munich, n'oubliez pas, comte de Lendorff, de présenter mes compliments à la reine. — La Mettrie, vous pouvez vous retirer. Je vais prendre quelques heures de repos. Bonsoir, messieurs, bonne nuit.

Il entre dans sa chambre.

LENDORFF, à La Mettrie.

Et vous, docteur, n'avez-vous pas aussi quelque commission à me donner pour la cour.

LA METTRIE.

Non, je vous remercie. Je n'ai laissé aucune reine, moi, là-bas.

LE ROI, pâle, troublé, sortant tout à coup de sa chambre, à La Mettrie et à Lendorff.

Messieurs ! qui donc est entré chez moi ?

LA METTRIE.

Personne, sire, si ce n'est l'aide de camp de service.

LENDORFF.

M. de Trenck, qui nous a salués en passant.

LA METTRIE.

En votre absence nous n'avons pas quitté cette place, nous promenant devant votre tente.

LE ROI.

J'avais donné l'ordre, en effet, à M. de Trenck de prendre le service pour cette nuit. (Regardant autour de lui.) Mais où est-il donc, alors ? Pourquoi n'est-il pas là ?

LA METTRIE.

Votre Majesté est bien émue.

LE ROI.

Ne parlons pas de moi, messieurs. (Il frappe sur un timbre. Entrent plusieurs officiers. A l'un d'eux.) Faites battre la générale à l'instant et que personne, personne, vous m'entendez, ne puisse sortir du camp sous les peines les plus sévères !.. Allez !.. Messieurs, sur votre honneur, vous n'avez vu entrer ici que l'aide de camp de service ?

LA METTRIE.

C'est la vérité, Sire.

LENDORFF.

J'ose le jurer à Votre Majesté.

LE ROI.

Il suffit. (Roulement de tambour.) Laissez-moi seul, messieurs. Qu'on amène M. de Trenck.

La Mettrie, de Lendorff et les officiers sortent.

SCÈNE VIII

LE ROI, agité.

Le coup est terrible, et c'est au moment où je me croyais sauvé ! Allons, du calme, du sang-froid. J'ai traversé des épreuves plus difficiles ! Ils nomment M. de Trenck ? Mais dans quel but ce jeune homme me trahirait-il et comment

concilier cette supposition avec les rapports de Kerner et ce que j'ai vu dans le pavillon du parc?... Mais, si c'est lui, on ne le ramènera pas, il est déjà hors du camp... (En cherchant il trouve le papier sur lequel François a écrit.) Qu'est-ce que cela ? (Lisant, haut.) « Au roi Charles-Albert et à mon cousin Frédéric, merci ! François de Trenck, le Pandour. » (Parlé.) Lui ! (Il reste absorbé).

SCÈNE IX

LE ROI, AMÉLIE.

AMÉLIE

Qu'arrive-t-il donc, mon frère, est-ce l'ennemi qui attaque le camp ?

LE ROI, cachant le billet.

Malheureusement non, ma sœur, car nous sommes prêts à le recevoir. Il s'agit de cent mille ducats qui viennent de m'être enlevés.

AMÉLIE.

Est-ce possible ? Et vous n'avez aucun soupçon, aucun indice qui vous aide à découvrir le coupable ?

LE ROI.

Peut-être.

UN OFFICIER, entrant.

Sire, vos ordres sont exécutés, on amène M. de Trenck !

LE ROI.

C'est bien, monsieur, allez !

AMÉLIE.

Monsieur de Trenck ! Ce n'est pas lui, je suppose, que vous rendez responsable de cette somme ?

LE ROI.

Non ! mais il est le seul qui soit entré ici, ce soir, pendant les quelques instants que je me suis éloigné.

AMÉLIE.

Et vous l'accuseriez ?

LE ROI.

Je n'accuse personne, je cherche la vérité, et il faut que la lumière se fasse.

AMÉLIE, avec véhémence.

Soit ! mais vous ne pouvez soupçonner un brave et loyal gentilhomme d'une telle infamie, d'une telle bassesse ?

LE ROI.

Vous prenez bien vivement sa défense ?

AMÉLIE.

Moi ?

LE ROI.

Vous accourez ici, inquiète, troublée, frémissante, pourquoi ? et qu'est-ce que cela peut vous faire que je soupçonne M. de Trenck ? En quoi cela peut-il vous intéresser ?

AMÉLIE.

Mon frère !

LE ROI.

Ah ! il faut en finir ! Je n'ai pas été dupe de votre comédie, l'autre soir, dans ce pavillon. Mademoiselle de Lendorff n'était pas seule avec ce jeune homme, vous y étiez aussi... et vous vous êtes enfuie à mon arrivée. Ne niez pas, ne mentez pas, je le sais, j'en ai eu la preuve.* (Amélie courbe la tête sans répondre.) Eh bien ! c'est assez d'imprudences comme cela et il est temps d'y mettre un terme !

AMÉLIE.

Que voulez-vous dire ?

LE ROI.

Je dis que vous êtes née sur les marches d'un trône et qu'il faut que vous sachiez accepter une alliance digne de vous, digne de moi. Naissance oblige et j'y aviserai !

AMÉLIE, suppliante.

Oh ! mon frère ! Qu'exigez-vous là ? Vous auriez le courage de nous séparer... maintenant ? mais ce n'est plus possible !

LE ROI.

Ainsi vous avez oublié, à ce point, le respect que vous me devez ?... le respect de vous-même. (Avec éclat. Amélie confuse et n'osant répondre baisse la tête et se prosterne devant lui.) Malheureuse !

AMÉLIE.

Mon frère ?...

LE ROI.

Je ne suis plus votre frère... je suis votre roi...

AMÉLIE.

Méprisez-moi... chassez-moi ! Mais ne l'accusez pas d'un crime odieux, quand il est innocent.

LE ROI.

Vous venez de le condamner !...

AMÉLIE.

Sur ma vie, sur mon salut éternel. Sire ! je vous jure que, ce soir, il ne m'a pas quittée d'un instant.

LE ROI.

Et c'est cela que vous allez dire à ceux qui affirment l'avoir vu ? Vous leur crierez : Il est innocent, car, ce soir, je ne l'ai pas quitté, moi, sa maîtresse ! Mais pour votre honneur... qui est aussi le mien, vous ne direz pas cela, je vous le défends.

AMÉLIE.

Alors, il est perdu !

LE ROI.

A qui la faute ? Pourquoi m'avez-vous indignement trompé, vous ? Pourquoi a-t-il osé me braver, lui ? Pourquoi n'a-t-il pas voulu voir le danger dont je l'avais menacé. Il subira la destinée qu'il s'est faite.

AMÉLIE.

Mais c'est affreux ! Et je ne puis le laisser condamner ainsi !

LE ROI.

Il aura toute liberté pour se défendre !

AMÉLIE.

Mais vous savez bien qu'il se taira ; vous savez bien qu'il endurera toutes les tortures plutôt que de prononcer mon nom.

LE ROI.

Je l'espère bien, et son silence me suffit.

AMÉLIE.

Oh ! tenez, c'est indigne, ce que vous voulez faire là ! Mais ne croyez pas que je laisse déshonorer ainsi l'homme qui n'a commis d'autre crime que de m'aimer.

LE ROI.

Prenez garde !

AMÉLIE.

Oh ! vous ne me faites pas peur ! C'est mon époux devant Dieu, mon époux que je dois justifier, que je dois défendre... Et devant tous, je dirai la vérité. je parlerai... oui, je parlerai !... Eh ! que m'importe votre honneur royal !... Vous êtes sans pitié et sans cœur ! Eh bien ! je serai sans remords et sans honte ! car mon honneur à moi sera de le sauver !

LE ROI, lui saisissant le bras,

Vous parlerez ? Vous parlerez...

AMÉLIE, dominée.

Non !... Eh ! bien, non !... mais alors c'est moi que vous punirez... Moi seule ! ce n'est pas lui que vous livrerez au mépris, que vous réduirez au désespoir. (S'agenouillant.) Tenez, me voici à vos genoux, humiliée, suppliante. Ayez pitié de ma douleur, de mes larmes ? Au nom de notre mère, qui m'eût pardonnée, elle !... Grâce pour lui, mon frère... grâce.

LE ROI, froidement.

Relevez-vous !

AMÉLIE.

Mon frère ? Au nom de tout ce qui vous est cher... grâce !

LE ROI, vivement.

Relevez-vous, vous dis-je, on vient.

Il la fait relever.

SCÈNE X

LE ROI, AMÉLIE, LA METTRIE, DE LENDORFF,
WILHEM, FRÉDÉRIC DE TRENCK, SCHELL,
OFFICIERS, GARDES DU CORPS, SOLDATS.

LA METTRIE, au roi.

Sire, voici M. de Trenck.

Entrée de tout le monde, Trenck le dernier.

TRENCK, au roi.

Vous m'avez fait appeler, Sire ?

LE ROI.

Oui, monsieur, et j'espère que, devant tous, votre justification ne se fera pas attendre.

TRENCK.

Ma justification !

LE ROI.

Monsieur vous étiez chargé de veiller ici cette nuit, une terrible accusation pèse sur vous, car une somme considérable vient de m'être volée...

TRENCK.

Et vous m'accusez...

LE ROI.

Ce n'est pas moi, qui vous accuse ! MM. La Mettrie et de Lendorff, ici présents, affirment sur l'honneur que, seul, vous êtes entré, ce soir, dans ma tente.

TRENCK.

Moi ? ce soir ?

LE ROI.

Et que vous leur avez parlé.

TRENCK, à La Mettrie et à Lendorff.

Voyons, messieurs, regardez-moi bien en face ? Vous aussi, de Schell ?... Il est impossible que vous m'ayez vu ? (Silence. Vous gardez le silence, et vous détournez les yeux ? Au nom du ciel, regardez-moi, et répondez. Ah ! sire ! nous sommes entourés d'ennemis et il y a là quelque piège indigne ! quelque trahison infâme.

LE ROI.

C'est une supposition que vous faites.

TRENCK.

Une supposition ? Quoi ! vous persistez encore. (Riant.) Ah ! ah ! ah ! Moi, Frédéric de Trenck ! voleur ! voleur ?... Ah ! ah ! vraiment on n'a pas idée d'une accusation semblable.

LE ROI.

Vous oubliez, monsieur... à qui vous parlez !

TRENCK.

Ah! pardon... j'ai tort, et je vous demande pardon... Mais je suis bien excusable, allez! car ma tête se perd, mes idées se confondent.

AMÉLIE. à part.

Mon Dieu!... comme il souffre!

Elle fait un mouvement que le roi réprime du regard.

TRENCK, fiévreusement.

Je fais tous mes efforts, je vous le jure, sire, pour me persuader, pour me convaincre que c'est bien à moi que l'on parle... et de qui l'on ose parler ainsi! Mais, voyons, ce n'est pas sérieux? Cela n'est pas, cela ne peut pas être! Tenez, il y a là quelque fatalité inouïe!

LE ROI.

Quelque fatalité?

TRENCK.

Oui, sire, je vous le jure?

LE ROI.

Cela est facile à dire.

TRENCK.

Eh bien! il est impossible que l'on m'ait vu ce soir, ici, puisque j'étais absent.

LE ROI.

Vous étiez absent? vous aviez abandonné votre poste?

TRENCK.

Eh! bien! oui, j'ai manqué à mon service, à mon devoir, je m'en accuse, et je suis prêt à subir, quel qu'il soit, le châ-timent de ma faute!... Mais vous le voyez bien, sire, je ne suis pas un voleur, je ne puis être coupable d'une infamie qui a été commise en mon absence?... Oui, c'est cela, j'ai manqué à mon devoir, j'en fais le serment, et je suis prêt à mourir, mais alors le front haut, en soldat! Vous pouvez me frapper : ma vie est à vous, mais mon honneur est à moi, et vous ne me déshonorerez pas!

LE ROI.

Monsieur, vous étiez absent... dites-vous... Eh! bien, où étiez-vous? et avec qui étiez-vous?

Il regarde Amélie.

TRENCK, répétant machinalement.

Où j'étais? et avec qui j'étais? mais je...

SCHELL, s'approchant de Trenck.

Au nom du ciel, Trenck, parlez!

TRENCK.

Impossible!... Jamais!

LE ROI, à Trenck.

Eh bien! vous vous taisez? Vous n'avez rien à dire pour votre défense?

Mouvement d'Amélie que le roi comprime aussitôt.

TRENCK, baissant la tête, à lui-même.

Rien! rien! (Résigné.) Faites de moi ce que vous voudrez.

LE ROI, appelant.

Capitaine Kerner.

KERNER, sortant de la foule.

Sire?

Le roi indique Trenck du geste.

KERNER, à Trenck.

Votre épée? monsieur, au nom du roi, je vous arrête.

Il s'avance pour prendre l'épée de Trenck, mais celui-ci, après l'avoir tirée du fourreau, refuse de la lui remettre avec un geste de mépris. Puis, s'avançant vers le roi, il la lui présente par la poignée, avec fierté, la tête haute, et en le regardant fixement, comme s'il disait : « Vous savez que je suis innocent, osez la prendre. » (Scène muette.) Le roi, fasciné par ce regard, hésite... Il se décide à prendre l'épée, mais en détournant la tête, et laisse tomber l'épée. Puis il fait signe qu'on emmène Trenck. A ce moment, Amélie fait un pas comme pour aller à Trenck.

LE ROI, l'arrêtant.

Si vous dites un mot, ce n'est plus la prison pour lui, c'est la mort!

Sortie de Trenck.

ACTE CINQUIÈME

Sixième Tableau

LE FORT DE L'ÉTOILE.

Un cachot ; une petite fenêtre formée par des barreaux et un grillage. Au-dessus de la fenêtre on peut lire le nom de Trenck. — Une pierre tumulaire sur laquelle on lit : Ci-git Trenck, au-dessous, une tête de mort et deux ossements en croix.

SCÈNE PREMIÈRE

TRENCK, UN LIEUTENANT, SOLDATS.

Au lever du rideau, Trenck est debout entre deux grenadiers — Il a brisé ses chaînes et ne porte que son carcan avec quelques anneaux qui pendent. Au fond, matériaux de démolitions.

LE LIEUTENANT, aux soldats.

Allons donc ! Voilà plus d'un quart d'heure que vous êtes occupés à enlever ces matériaux et ce n'est pas encore fini ?

TRENCK.

Ecoutez donc, lieutenant, j'ai mis deux jours et deux nuits à les sortir et ce n'est pas trop d'une petite demi-heure pour les enlever.

LE LIEUTENANT, au géôlier.

A-t-on prévenu le Gouverneur de cette nouvelle tentative d'évasion.

LE GEÔLIER.

M. le Gouverneur va se rendre ici dans un instant.

Ils sortent avec la bronzette.

TRENCK.

Ce digne major Bruckausen ! Il est capable de me faire remettre mes fers. Soixante-huit livres de chaînes ! Voilà un poids qui donne une haute idée de la générosité royale... elle fait bien les choses !

LE LIEUTENANT.

Priez le ciel que l'on ne vous charge pas de chaînes plus pesantes encore.

TRENCK.

Que la volonté du roi soit faite! A propos, lieutenant? Quand on a ouvert cette porte, j'ai senti comme une bouffée d'air tiède, quel temps fait-il dehors?

LE LIEUTENANT.

Le thermomètre monte rapidement et le dégel ne peut tarder.

TRENCK, à part.

Dieu!... (Haut.) Allons, tant mieux, car cet hiver est rude et je souffre beaucoup du froid.

SCÈNE II

LES MÊMES, LE MAJOR BRUCKAUSEN, suivi D'UN
SERRURIER et des SOLDATS.

LE LIEUTENANT.

Ah! voici M. le Gouverneur!

BRUCKAUSEN, qui est allé examiner l'ouverture, à Trenck

Voilà la 5^e tentative d'évasion que vous faites, monsieur, et celle-ci est aussi folle que les autres (Au serrurier.) Remettez-lui ses fers! Comment espériez-vous vous échapper de ce côté? En admettant que vous ayiez pu achever votre galerie, vous seriez arrivé à la plate-forme où il y a toujours deux factionnaires.

TRENCK.

Ah! il y a là deux factionnaires? Je vous remercie de me l'apprendre.

BRUCKAUSEN.

Quand je devrais vous charger de cent livres de chaînes, je saurai bien vous forcer à renoncer à vos entreprises.

TRENCK.

Je ne crois pas! Le seul moyen de m'y faire renoncer, c'est de m'envoyer dix balles dans le corps!

BRUCKAUSEN.

Je réponds de vous au roi!

TRENCK.

C'est-à-dire, qu'à force de privations et de cruautés, vous voudriez me faire mourir... dans mon cachot? Eh bien! vous n'y parviendrez pas! Pendant deux ans, vous m'avez fait souffrir mille morts! Depuis onze mois, vous me privez de sommeil en me faisant réveiller tous les quarts d'heure par vos sentinelles et, vous le voyez, je ne suis pas mort! Eh bien, doublez, triplez vos sentinelles, faites-moi bâtir une prison d'acier; confiant dans la justice de ma cause, j'emploierai tous les moyens en mon pouvoir, toutes les ressources de mon imagination pour conquérir ma liberté!

BRUCKAUSEN.

Ah ! Je sais que vous êtes indomptable ! (Au Lieutenant.)
A-t-on visité les vêtements du prisonnier ?

LE LIEUTENANT.

Oui, major.

BRUCKAUSEN.

Et on n'a rien trouvé sur lui, ni limes, ni couteau.

LE LIEUTENANT.

Rien.

BRUCKAUSEN.

Partons. (A Trenck.) Bientôt vous aurez de mes nouvelles.

Il sort, tout le monde le suit. Nuit.

SCÈNE III

TRENCK, seul.

Ah ! ah ! Il paraît que vous m'avez fait préparer de nouvelles chaînes, mon cher major ! Ah ! tant pis, car je m'étais habitué à me débarrasser de celles-ci... (En parlant ainsi, il a enlevé ses menottes et prend une lime sous son banc.) De telle sorte que, quelques instants après votre aimable visite, je me moque de vos chaînes comme de vous ! En disant ce qui suit, il se met à limer les anneaux qui entourent ses chevilles. La dernière fois que Willhem a pu pénétrer jusqu'à moi, en gagnant mes geôliers, je lui ai annoncé que du 20 au 25 décembre tout serait prêt pour ma fuite et il n'a pas encore paru...

UNE SENTINELLE, au dehors.

Trenck, réveillez-vous.

TRENCK, à lui-même.

Ah ! voilà le quart d'heure du roi qui sonne ! (Haut.) Oui, réveillez-moi, gardes ! Faites-vous un jeu cruel d'exécuter les ordres qu'un despote vous a donnés ! Le sommeil est la dernière, la seule consolation du prisonnier ! Avec le sommeil, il rêve qu'il est libre, avec le sommeil, il oublie !... Eh bien, non ! Pour ce misérable Trenck, pour ce grand coupable, point d'oubli, point de repos ! Réveillez-moi, bourreaux, appelez-moi à grands cris ! Et si votre conscience ne frémit pas de cet excès de cruauté, sachez, au moins, que je ne suis pas seul à vous entendre ! Dieu vous entend aussi et nous juge !... Quel est ce bruit ?... On vient... Reprenons nos fers et attendons.

Il reprend ses menottes et s'assied sur le banc de briques.

SCÈNE IV

TRENCK, WILHEM.

Un géolier entre sans bruit, une lanterne à la main, puis Wilhem entre sous un costume semblable au sien. Le géolier lui montre Trenck.

LE GEOLIER, à Wilhem.

Vous savez ce qui a été convenu?...

WILHEM, lui donnant une bourse.

Oui, oui, tenez.

Le géolier sort.

TRENCK, qui a tout suivi des yeux.

Ah! c'est toi, Wilhem!

WILHEM.

Ah! monsieur le baron. Que de difficultés, que d'obstacles, pour pénétrer jusqu'ici! Votre géolier ne voulait plus exécuter nos conventions et il a fallu doubler la somme promise! Et encore, c'est à peine si j'ai quelques minutes à rester près de vous.

TRENCK.

Je craignais que tu n'eusses oublié la date que je t'avais fixée, enfin, te voilà! mais, avant tout, parle-moi d'elle!...

WILHEM.

Elle est toujours bien faible, bien souffrante! depuis la cruelle maladie qu'elle a faite en apprenant que vous aviez été, au bout d'un an, jeté au fond de ce cachot.

TRENCK.

La joie de me savoir libre lui rendra la vie et le bonheur.

WILHEM.

Une fois libre, vous persistez donc à vous rendre près d'elle.

TRENCK.

Si je persiste, Wilhem! Si je persiste!...

WILHEM.

Ah! monsieur, si Son Altesse connaissait votre projet, elle serait la première à vous en détourner, si vous alliez être reconnu, arrêté à Munich, sous ses yeux!

TRENCK.

Et que m'importe? A quoi bon la liberté loin d'elle? A quoi bon la vie? N'est-elle pas tout mon bonheur dans ce monde?

WILHEM, désignant l'ouverture.

Quel espoir vous reste-t-il, maintenant que l'on a découvert encore une fois....

TRENCK.

Quel espoir ! Mais c'est plus qu'un espoir, c'est une certitude ! ... Cette ouverture n'a été creusée que pour leur donner le change !... Ecoute-moi bien et tu vas comprendre.

WILHEM.

Oui, monsieur le baron.

TRENCK.

Ce cachot fait partie du fort de l'Étoile, construit sur une île. J'ai creusé une galerie pour m'évader par les fondations qui sont de niveau avec le fleuve, mais, pour ne pas être envahi par les eaux dans cette galerie, il fallait faire concorder le moment de mon évasion avec les grands froids...

WILHEM.

Eh bien ? Le fleuve est pris.

TRENCK.

Le fleuve est pris, le plancher est découpé, la galerie est faite. (Allant ouvrir une trappe au milieu du théâtre. Et voilà le passage, la véritable galerie qui conduit au fleuve !

WILHEM.

Ah ! que de persévérance, de courage !

TRENCK.

C'est que j'ai juré de la revoir au moins une fois encore, et je la reverrai !... Plus un mot... voici le geôlier qui vient te chercher.

WILHEM.

Déjà ; dans deux heures, alors je vous attendrai de l'autre côté du fleuve.

TRENCK.

Les chevaux seront prêts ?

WILHEM.

Oui, monsieur le baron.

TRENCK.

C'est bien : dans deux heures.

WILHEM.

Et que Dieu vous protège.

Le geôlier paraît, Wilhem sort avec lui.

SCÈNE V

TRENCK, seul.

Maintenant, il n'y a plus une minute à perdre. (Il se débarrasse de toutes ses chaînes). Quel est ce craquement sinistre... si j'allais être surpris par la débacle.

UNE SENTINELLE, au dehors.

Trenck ! Réveillez-vous !

TRENCK, ouvrant la trappe, et avec force.

Oui, je m'éveille ! (Plus bas.) Je m'éveille pour la liberté!

Il laisse retomber la trappe sur lui et disparaît.

Septième Tableau

LA DÉBACLE

La vue du fleuve dans toute sa largeur. — Neige et glace. — La rive est sur le devant du théâtre. Au fond, dans le lointain, on aperçoit le fort de l'Étoile dont les fenêtres sont éclairées et dont la lumière se reflète sur la glace. Sur un des bastions se promène une sentinelle l'arme au bras.

SCÈNE UNIQUE

TRENCK, seul.

La scène est vide au lever du rideau. Bientôt, au niveau de la glace et sous un des bastions, on voit une ouverture se produire et Trenck paraître. Il se lève et fait quelques pas en avant sur la glace, mais à ce moment, un craquement épouvantable se fait entendre. Des détonations sourdes se succèdent, la glace se disjoint, les glaçons se heurtent et montent les uns sur les autres. C'est la débacle. Puis les glaçons sont entraînés dans le sens du courant avec une rapidité vertigineuse. Trenck lutte quelques instants, puis il chancelle et tombe.

La débacle!... Ah! je suis perdu!

Il disparaît entraîné par le courant.

Huitième Tableau

LE TRIBUNAL

Une salle souterraine où se tiennent les séances du tribunal des Invisibles.

SCÈNE PREMIÈRE

LE PRÉSIDENT DU TRIBUNAL LA METTRIE,
ayant à sa gauche, parmi les juges, KERNER, masqué, JUGES,
INITIÉS, NÉOPHITES, GARDES, puis TRENCK,

LE PRÉSIDENT, debout.

Frères, mes prévisions se sont réalisées. Frédéric de Trenck vient de s'évader de son cachot, et deux de nos affiliés l'ont recueilli, privé de sentiment, sur la rive du fleuve. Il va paraître devant vous et nous allons essayer d'éclaircir le mystère qui entoure le vol de nos cent mille ducats. Il faut que justice soit faite ! Le nouveau maître que voici (il indique Kerner.) et qui persiste à accuser Frédéric de Trenck, a juré que, dans cette accusation, il n'était guidé par aucune inimitié personnelle, qu'il n'agissait qu'au nom de l'équité et dans l'intérêt seul de notre institution ; acceptez-vous son serment ? (Tous les juges s'inclinent excepté Kerner. A un garde :) Faites entrer l'accusé !

TRENCK, amené par deux initiés

Où suis-je ?

LE PRÉSIDENT.

Devant le tribunal des Invisibles.

TRENCK.

Le tribunal des Invisibles ! Et pourquoi suis-je appelé à comparaître devant lui.

LE PRÉSIDENT.

Vous allez entendre l'accusation portée contre vous, et soyez sûr que vous trouverez ici des juges aussi justes qu'inflexibles.

TRENCK.

J'écoute.

KERNER, se levant.

Frères, le baron de Trenck que voici a été accusé en présence de toute une armée d'avoir détourné une somme considérable, et comme devant cette accusation il courbait la tête et gardait le silence, il a été, en toute justice, enfermé dans

une forteresse pour y expier son crime. Il vient de s'en évader, échappant ainsi à la justice de son roi. Mais doit-il se soustraire à la nôtre? car c'est nous qui avons envoyé cent mille ducats à l'électeur Charles-Albert pour l'aider à disputer, par les armes, la couronne d'Autriche à Marie-Thérèse? Grâce à l'appui de la France, à la bravoure des soldats de Louis XV, Charles-Albert vient d'être proclamé roi de Bohême et empereur d'Autriche sous le nom de Charles VII : Marie-Thérèse est en fuite, notre but est atteint, nos vénérables sont vengés ! Mais il n'a pas dépendu de cet homme qu'il en fût autrement, car, à la suite de sa trahison, et dans l'impossibilité où il s'est vu de payer ses troupes, notre allié a désespéré, un moment, du succès de la campagne. Sans le secours de la France il était perdu, et le sacrifice que nous nous étions imposé était inutile!... Eh bien? ... le coupable est en votre puissance... laisserez-vous son crime impuni? Non, mille fois non ! qu'il apprenne à nous connaître, et que son châtimement soit un exemple terrible pour tous ceux qui seraient tentés de nous nuire.

LE PRÉSIDENT, à Kerner.

Quelle peine demandez-vous ?

KERNER.

La peine de mort.

TRENCK, au président.

La peine de mort ! Et quel devrait être le châtimement de celui qui, n'osant se mesurer loyalement avec son ennemi au grand jour, face à face, s'introduirait parmi vous pour surprendre votre conscience et votre justice, qui, abritant sa haine et sa lâcheté sous le masque, s'efforcerait par le mensonge et l'hypocrisie, de vous faire les complices aveugles de sa vengeance ? Vos lois secrètes ont-elles prévu cela, et pour ce faux frère ont-elles un châtimement. Eh bien ! d'accusé que j'étais, je me fais accusateur à mon tour !

LE PRÉSIDENT.

Que voulez-vous dire ?

TRENCK, montrant Kerner.

Je dis que je vais arracher le masque de cet homme que sa voix m'a fait reconnaître : A nous deux ! A nous deux ! capitaine Kerner !

LE PRÉSIDENT, sévèrement.

Silence ! Le nom sous lequel nous sommes connus dans la vie, ne doit pas se prononcer ici.

TRENCK.

Soit ! mais je le répète : à mon tour, j'accuse ! Écoutez donc, juges invisibles, et jugez ! Depuis le jour où j'ai châtié ce misérable qui insultait et menaçait une femme, sa haine m'a sans cesse poursuivi dans l'ombre. Espion du

roi, il s'est fait mon délateur, ne reculant ni devant le mensonge ni devant la calomnie. S'il ose, aujourd'hui, m'accuser devant vous de l'infamie dont il me sait innocent, c'est qu'il ne doutait pas qu'aussitôt libre, je l'aurais provoqué loyalement... ? Voilà comment il accepte le défi ? C'est un lâche ! c'est un lâche. Quant à la cause de mon silence, soyez sûrs qu'elle ne pourrait que me faire honneur.

KERNER, violemment.

Prouvez-le donc ! Une preuve ! une preuve !

LE PRÉSIDENT, à Trenck.

Pouvez-vous fournir la preuve de ce que vous venez de dire ?

TRENCK.

Si j'avais pu révéler la vérité, je n'aurais pas attendu jusqu'à ce jour, j'aurais parlé au camp.

KERNER, triomphant.

Vous le voyez ! Il ne parlera pas !

LE PRÉSIDENT.

A défaut de preuve suffisante, nous devons nous en rapporter au témoignage de notre frère. (Il montre Kerner.) Il a juré qu'il dirait la vérité, se dévouant à la mort, s'il était convaincu de parjure.

TRENCK, vivement.

Mais ce serment, je suis prêt à le faire aussi.

LE PRÉSIDENT.

Nous ne devons pas l'accepter. Le droit de siéger, parmi nous, confère un titre sacré, auquel les profanes ne peuvent prétendre. Le serment d'un initié ne peut être recusé que par un des membres de ce tribunal. (S'adressant aux juges.) En est-il un, parmi vous, qui, au nom de l'accusé, oppose son serment à celui de notre frère ?

Tout le monde se tait.

KERNER.

Alors, prononcez la sentence ?

LE PRÉSIDENT.

Frédéric de Trenck, le tribunal des Invisibles vous a condamné. Préparez-vous à mourir.

TRENCK, avec fierté.

Je suis toujours prêt ! (Avec ironie.) Voilà donc les jugements de cette société, qui promet la lumière aux enfants et l'égalité devant la loi à tous les hommes ?... Ah ! rayez comme autant de mensonges, les mots qui composent votre fière devise ? *Unité*, dites-vous ?... Oui, vous êtes unis en effet, mais dans les ténèbres, et pour frapper l'innocent. *Liberté* ? Mais c'est une raillerie ou une insulte ? Est-ce que je suis libre ? Je suis ici par surprise et j'y suis retenu par la loi

du plus fort ! Effacez donc ce mot-là ! *Équité* ! Vous venez d'en donner une preuve éclatante !... Le serment d'un Kerner est pour vous un article de foi, et vous refusez d'admettre le mien ? Rayez, rayez encore ce mot-là ! *Fraternité* ! Moi, votre frère... je ne vous fais pas cet honneur ? Oui, je suis le frère de l'honnête homme ; (Montrant Kerner.) mais je ne suis pas et je ne serai jamais celui d'un délateur et d'un lâche !

KERNER, furieux, au président.

Souffrirez-vous plus longtemps qu'on nous insulte ainsi ? (Tirant son poignard.) Finissons !

On entend frapper violemment à droite à la porte du souterrain.
Entre un invisible très-ému.

UN INITIÉ, accourant du dehors, en désordre.

Fuyez ! Fuyez ! Nous sommes trahis ! Nous sommes perdus ! Un détachement de pandours a découvert notre retraite... Ils brisent la porte !

On entend le bruit d'une porte que l'on brise.

LE PRÉSIDENT, tirant un poignard.

Lâches, ceux qui désertent ! Nous mourrons tous ici !
Les juges l'imitent.

SCÈNE II

LES MÊMES, UN OFFICIER DE PANDOURS, suivi de ses cavaliers qui, le pistolet au poing et le sabre à la main, envahissent le souterrain.

L'OFFICIER, aux juges.

N'essayez pas de fuir ! Vous êtes nos prisonniers !... et notre colonel va décider de votre sort.

Il braque ses pistolets sur Kerner.

KERNER.

Arrêtez ! Votre colonel sait qui je suis !... Il va venir, dites-vous ? Eh bien ? je l'attends sans crainte !

L'OFFICIER.

Obéissez !

KERNER, vivement.

Arrêtez, vous dis-je !... Je ne suis pas de ces hommes, moi ! (Il montre le tribunal ; se démasquant, aux Pandours.) Regardez ! et si l'un de vous était au village de Warta, il va me reconnaître.

TRENCK, à part.

Au village de Warta ?

KERNER, vivement.

C'est moi qui ai décidé votre colonel à pénétrer, sous mon

uniforme, dans la tente du roi, pour y enlever les cent mille ducats.

On le retient.

TRENCK, s'élançant sur lui.

Misérable ! Et tu m'accusais, toi ! le complice du voleur !

LE PRÉSIDENT, aux Pandours.

Il suffit ! l'épreuve est décisive !

KERNER, étonné.

L'épreuve ?

Les Pandours jettent leurs oursons à aigrettes, leurs manteaux rouges, et se montrent en costume d'initiés.

KERNER, effrayé.

Ah ! je suis perdu !...

LE PRÉSIDENT, désignant Kerner.

Où sont les deux parrains de cet homme ?

Deux juges descendent de l'estrade.

LE PREMIER PARRAIN, lui arrachant son insigne.

Je te renie comme un lâche !

LE DEUXIÈME PARRAIN.

Sois puni comme un traître !

Il le frappe d'un coup de poignard.

KERNER.

Ah !

Il tombe.

LE PRÉSIDENT.

M. Frédéric de Krenck, accuserez-vous encore la justice des Invisibles ?

TRENCK.

Voici ma réponse : (S'approchant du trépied et étendant la main.)
Je m'engage à obéir aux ordres des Invisibles pour toute entreprise dont le but serait d'assurer le règne de la justice et de la liberté.

LE PRÉSIDENT.

Jurez-le donc !

TRENCK.

Frères ! je le jure !

Neuvième Tableau

LA PRINCESSE AMÉLIE

A Vienne. — Un salon élégant attenant à la chambre à coucher de la princesse.

—

SCÈNE PREMIÈRE

LA METTRIE, AMÉLIE, MARIE.

Au lever du rideau, la princesse, en peignoir blanc, est étendue sur un canapé, à gauche. Marie est près d'elle.

MARIE.

Chère et pauvre princesse, puissent ces quelques instants de sommeil, lui apporter l'oubli de ses souffrances...

Amélie s'éveille.

LA METTRIE, entrant.

Comment vous trouvez-vous, ce matin, madame ?

AMÉLIE.

Mieux, cher docteur, beaucoup mieux. Et bientôt, j'en suis sûre, je ne souffrirai plus.

LA METTRIE.

Je l'espère aussi. Donnez-moi votre main. Avez-vous dormi cette nuit ?

AMÉLIE.

J'ai un peu dormi, oui, docteur.

LA METTRIE.

Bien ! (A part.) C'est étrange ! Que signifie cela ?

AMÉLIE.

J'avais fait prier mon frère de m'accorder un moment d'entretien. Savez-vous si je le verrai aujourd'hui ?

LA METTRIE.

Oui, madame, le roi va venir.

AMÉLIE.

Le roi... oui, vous avez raison. Je ne sais pas pourquoi j'ai dit mon frère...

LA METTRIE, voyant le roi.

Et tenez... le voici qui se rend à vos désirs.

SCÈNE II

LES MÊMES, LE ROI.

LE ROI, entrant.

Vous m'avez fait demander, ma sœur.

AMÉLIE.

Ah! sire!... croyez que...

Elle faiblit et chancelle.

LE ROI, la soutenant.

Qu'avez-vous ?

Elle perd connaissance.

LE ROI, montrant la princesse.

La Mettrie !

LA METTRIE.

Ce ne sera rien... La princesse a trop présumé de ses forces. (A Marie.) Mademoiselle, ouvrez cette fenêtre.

Marie ouvre la fenêtre et la princesse reprend peu à peu ses sens.

LE ROI, à La Mettrie.

Eh bien, la Mettrie ?

LA METTRIE.

Je suis inquiet... très-inquiet.

LE ROI.

Que dites-vous là ?

LA METTRIE.

Je suis très-inquiet, je le répète, et je désire qu'on m'adjoigne le docteur Meckel.

LE ROI.

Le docteur Meckel ? Mais votre science ?...

LA METTRIE.

Ma science ne peut rien contre les douleurs morales... il n'y a pas de contre-poison au chagrin.

LE ROI.

Vous vous exagérez...

LA METTRIE.

Je n'exagère rien. Que le *frère* veuille bien y songer !

LE ROI, avec humeur.

Ah! vous aussi! un roi, monsieur, ne peut agir qu'en roi.

LA METTRIE.

Je souhaite que Votre Majesté agisse en homme.

LE ROI.

La Mettrie !

LA METTRIE.

Il va à Amélie, la regarde, remonte un peu avec Marie, puis sort.

LE ROI, à lui-même.

Allons! il faut céder... Mais je ferai mes conditions et l'on verra que je suis encore le maître.

AMÉLIE, qui a repris ses sens.

Sire, je vous remercie de vous être rendu à ma prière. (A Marie.) Veuillez nous laisser, ma bonne Marie, j'ai à parler à mon frère, allez, mon enfant, allez !

Marie sort.

SCÈNE III

LE ROI, AMÉLIE.

LE ROI.

Vous ne pouviez douter de mon empressement, ma chère Amélie, car personne plus que moi ne prend souci de vos souffrances, et s'il était en mon pouvoir de les adoucir...

AMÉLIE.

Ma santé est à jamais perdue, vous le savez bien. Le bonheur seul, peut-être, aurait pu me la rendre... mais dans la vie, hélas ! il n'y a pas assez de bonheur pour tout le monde et je ne devais pas en avoir ma part. Mais ne parlons plus de moi et permettez que j'emploie les quelques instants que j'ai encore à vivre, à achever ce que j'ai commencé. Hier, je croyais que M. de Trenck allait être libre... Tout était prêt pour sa fuite.

LE ROI.

Comment ?

AMÉLIE.

Ah ! rassurez-vous !... J'ai appris, ce matin, que cette nouvelle tentative avait été découverte... et, à l'heure qu'il est, on doit avoir chargé votre prisonnier de nouvelles chaînes. Rassurez-vous donc ! Mais alors, ce matin aussi, mon parti a été pris et j'ai décidé qu'il serait libre... Que fallait-il pour cela ? Supprimer l'obstacle qui s'opposait à sa liberté.

LE ROI.

Et cet obstacle ?

AMÉLIE.

C'est moi. Son seul crime est de m'avoir aimée, de m'aimer encore, et c'est cela que vous ne lui pardonnerez jamais... Ah ! comme je suis fière de lui, car il a eu le courage de supporter toutes les tortures, plutôt que de renier son amour.

LE ROI.

N'accusez donc pas ma sévérité, Amélie, mais une passion fatale.

AMÉLIE, vivement.

Fatale, ouï ! ouï !... car on ne choisit pas l'amour, on le subit. Ah ! je ne croyais pas si bien dire, le jour où je prévoyais que tout le danger serait pour lui. Dès que vous avez su que je l'aimais, vous l'avez fait jeter au fond d'un cachot

et charger de chaînes! C'est que vous ne pouviez pas me châtier, moi... Toute la cour en eût cherché et deviné la cause? Aussi, j'ai toujours été votre sœur bien-aimée; vous n'avez eu pour moi que des attentions délicates.. et, pendant ce temps-là, vous cherchiez à le déshonorer, lui, et à le faire périr sous terre, au fond d'un cachot! Ah! le grand roi! l'excellent frère! Quand il lui était si facile de nous oublier et de nous laisser vivre heureux! Mais non! l'orgueil royal se révoltait à cette pensée... Naissance oblige! Ah! tu es née sur les marches d'un trône, pauvre femme! Eh bien, expie ta naissance, souffre et meurs!

LE ROI

L'exaltation vous rend injuste.. Je vous ai proposé, plusieurs fois, de faire grâce... justice, et c'est vous qui n'avez pas voulu.

AMÉLIE.

Aujourd'hui, je consens à tout. Vos conditions, je les accepte toutes.

LE ROI.

Mais M. de Trenck consentira-t-il?

AMÉLIE.

Oui, car il n'aura plus de raison pour refuser.

LE ROI.

Ces conditions, vous les connaissez!

AMÉLIE.

Je ne les ai point oubliées, et si Votre Majesté le permet, je vais les lui dicter!

LE ROI.

Plus tard, ma sœur, demain!

AMÉLIE, tristement.

Demain! (Au roi et s'appuyant sur le bord de la table.) Non, aujourd'hui, je vous en prie!

Le roi fait un geste d'impatience, s'assied à la table, prend la plume et écrit.

AMÉLIE, dictant.

Nous ordonnons que, dès ce jour, M. de Trenck soit mis en liberté... Mais, de son côté, M. de Trenck s'engage sur l'honneur; à quitter l'Autriche... Enfin...

Amélie fait un effort douloureux pour continuer.

LE ROI.

Si vous ne pouvez continuer...

AMÉLIE, après un nouvel effort.

Enfin... à se marier dans les six mois qui suivront son élargissement... Signez!

Le roi signe et Amélie prend le papier.

LE ROI, se levant et prenant la main d'Amélie.
Allons, du courage, ma sœur, du courage!

Il sort.

SCÈNE IV

AMÉLIE, puis MARIE.

AMÉLIE.

Je suis contente ! J'ai eu de la force. Et maintenant que tout est fini... je vais donc enfin me reposer ! Mourir déjà !... Et mourir sans l'avoir revu !

MARIE, entrant.

Madame ! Madame ! vous vous trouvez mieux aujourd'hui, n'est-ce pas ? vous êtes plus forte ?... Vous l'avez dit.

AMÉLIE.

Oui... Oh ! oui... Mais pourquoi me demander cela ? Qu'arrive-t-il ?

MARIE.

Oh ! madame... c'est un événement... Oh ! mais un événement heureux.

AMÉLIE.

Parle donc !

MARIE.

La nouvelle de ce matin... Vous savez ? c'était une erreur, M. de Trenck s'est enfui !...

AMÉLIE.

Libre !... Il est libre !... Oh ! mon Dieu ! Et qui a dit cela ?

MARIE.

Wilhem, qui arrive à l'instant.

AMÉLIE.

Mais qu'il vienne ! qu'il vienne donc ?... Est-ce que j'ai le temps d'attendre, moi ?

MARIE, hésitant.

C'est que... oh ! madame... promettez-moi d'être calme... c'est qu'il n'est pas revenu seul.

AMÉLIE.

Mon Dieu !... lui !... lui !... (Marie fait un signe affirmatif et sort.) Oh ! oui !... après mon sacrifice, j'avais bien droit à cette récompense, à cette joie-là... Car Dieu est juste ! Dieu est bon !

SCÈNE V

AMÉLIE, TRENCK, puis MARIE.

TRENCK, accourant, tombant aux genoux d'Amélie.

Amélie !... chère Amélie !

AMÉLIE.

Vous, mon ami ? oh ! que je suis heureuse ! qu'il y a longtemps que je ne vous ai vu ?

TRENCK.

Écoutez, le bonheur nous attend en France... Tout est prêt pour notre fuite.

AMÉLIE.

Le bonheur! Pour vous, mon ami, car pour moi... tout sera bientôt fini!

TRENCK.

Que dites-vous? Oh! mais je ne vous quitte plus maintenant!

AMÉLIE.

C'est moi qui vais vous quitter... Dieu a accepté mon sacrifice et n'a pas voulu que je fusse plus longtemps un obstacle à votre bonheur!

TRENCK.

Mon bonheur? mais est-ce que je puis être heureux sans vous? Non! non! vous vivrez! Les mauvais jours sont passés! vous allez renaître, chère Amélie, car mon âme ranimera la vôtre...

AMÉLIE.

Ah! si ma mort n'eût été certaine, mon frère n'eût pas signé cela. (Donnant le parchemin à Trenck.) Tenez, Trenck, vous êtes libre!

TRENCK, après avoir lu.

Et vous avez pu croire que je consentirais jamais.

AMÉLIE.

Il faut obéir par amour pour moi, je l'exige!... Écoutez bien: moi vivante, c'étaient des persécutions nouvelles!... moi morte, tout devient simple, facile, et l'avenir est à vous. Oh! j'ai bien pensé à cela... Et.. Oh! comme je suis lasse! (Elle se renverse sur le canapé.)

TRENCK, effrayé.

Ah!... elle se meurt!... du secours, du secours...

SCÈNE VI

LES MÊMES, LE ROI, LA METTRIE.

LE ROI, entrant.

Monsieur de Trenck... ici?

TRENCK, avec désespoir.

Elle se meurt... sire!... voyez, elle se meurt! (A La Mettrie.) Ah! monsieur, sauvez-la!

AMÉLIE, rouvrant les yeux.

Ah! c'est vous, mon frère... adieu!.. (A Trenck.) Ne pleurez pas, mon ami, mes souffrances vont finir! je... suis heureuse... bien heureuse! ah!

Elle meurt.

TRENCK, au roi.

Morte? elle est morte... Sire! que Dieu vous pardonne!

FIN

844Ad34

U

PLEASE USE PENCIL OR BALL POINT PEN

CALL NUMBER

844Ad34

U

VOL.

YEAR

COPY

AUTHOR Adenis

TITLE L'officier de fortune

